ROMAN

Le fou du roi

Mahi BINEBINE

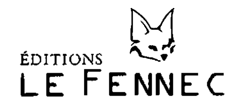


Mahi BINEBINE
Le fou du roi

Le fou du roi

Mahi Binebine

Roman



DU MÊME AUTEUR

Le Sommeil de l'esclave, *Stock, 1992 ;*
Ed. Le Fennec, 2008 «Fennec-Poche»
Les Funérailles du lait, *Stock, 1994 ;*
Ed. Le Fennec, 2012 «Fennec-Poche»
L'Ombre du poète, *Stock, 1997 ;*
Ed. Le Fennec, 2009 «Fennec-Poche»
Cannibales, *Fayard, 1999 ; Ed. Le Fennec, 2002*
Pollens, *Fayard, 2001; Ed. Le Fennec, 2002*
Terre d'ombre brûlée, *Fayard, 2004 ;*
Ed. Le Fennec, 2004
Le Griot de Marrakech, *Ed. Le Fennec, 2005*
Les Étoiles de Sidi Moumen, *Flammarion, 2010 ;*
J'ai lu, 2013 ; Ed. Le Fennec, 2017 «Fennec-Poche»
Le Seigneur vous le rendra, *Fayard, 2013 ;*
Ed. Le Fennec, 2013 ; «Fennec-Poche» 2017

Pauvre queue-rouge ! Que d'éternelles et incurables douleurs dans la gaieté d'un bouffon ! Quel lugubre métier que le rire !

Victor Hugo

I

Tout paraissait normal, mais rien ne l'était vraiment. Parée d'une traînée d'étoiles blafardes, une nuit sans lune enveloppait deux silhouettes dans le vaste patio du palais. Sidi avançait lentement à travers les allées constellées de lanternes, bordées d'orangers, d'amandiers et de palmiers doum. Je le suivais de près comme à l'accoutumée, le dos légèrement courbé, un tantinet obséquieux comme il convient quand on accompagne le roi. Un parfum de jasmin et de galant de nuit embaumait l'air humide de cette soirée de juillet. Sidi tenait des deux mains son ventre endolori, lançant par moment des gémissements sourds. Il peinait à se tenir droit tant le monstre invisible qui lui rongeait les entrailles ne lui laissait le moindre répit. J'avais mal à le voir souffrir mais je me gardais bien de le montrer. Je m'efforçais d'être drôle car c'est mon métier de faire rire mon maître. Sidi n'avait le cœur à rien. Il m'écoutait d'une oreille distraite, le visage noué d'un entrelacs de rides qui semblaient s'être creusées d'un coup.

Tout paraissait normal mais rien ne l'est quand le lion est à genoux, quand ses griffes, réduites à des débris de bois inutiles, ne font plus trembler personne, quand le feu mourant de son regard inspire davantage la pitié que la terreur, un regard atone tourné vers l'obscurité intérieure d'un corps défait, rompu, où les rugissements d'antan ne sont plus que l'écho timide d'une vie brûlée par les deux bouts, lourde d'excès en

tout genre : regrets amers, défaites inavouées, demi-victoires retentissantes, joies extrêmes, peines profondes, renoncements, remords ; une vie en tumulte où, de concert, anges et démons arpentent des sentiers tortueux, hérissés d'épines, animés par les redoutables lois de la faucheuse.

Tout paraissait normal mais moi je ressentais comme une boule de chagrin au creux de ma poitrine. Je priais Dieu matin et soir de délivrer mon Seigneur de son mal et, s'il le fallait, s'il n'y avait pas d'autres recours, de me l'infliger à sa place. J'étais prêt à supporter physiquement sa douleur, les contractions qui lui tordaient les boyaux, les fourches qui lui transperçaient les flancs. N'ai-je pas été, trente-cinq ans durant, son serviteur dévoué, son amuseur à l'imagination intarissable, son théologien attitré tout commandeur des croyants qu'il était, son consultant littéraire, sa référence incontestée dans l'univers fabuleux de la poésie, le témoin de ce temps où les Arabes guerroyaient à coups de quatrains, où les grammairiens se disputaient des mois durant la justesse d'une vocalisation, de telle ou telle déclinaison, ou d'un insignifiant accent, ce temps où les formules mathématiques ou astrologiques tenaient lieu de religion... Ce temps béni qui semble n'avoir jamais existé.

Tout paraissait normal, mais rien ne l'était pour votre serviteur. Moi, Mohamed ben Mohamed, écume de la lie et du moisi de Marrakech que rien ne prédestinait à côtoyer les élus, moi, le rescapé des troisièmes sous-sols de l'humaine condition, j'étais là, en cette soirée de juillet der-

rière mon maître moribond, ruminant la terrible sentence du médecin : «Plus que deux ou trois jours et nous serons tous orphelins ! »
L'attention de Sidi fut attirée par une lumière inhabituelle dans la salle des cadeaux : un immense hangar où s'entassaient par milliers des présents encore dans leurs emballages, offerts fête après fête à Son Auguste Majesté.

– Viens ! me dit le roi, allons y jeter un œil.

– Il se fait tard, Sidi. Nous devrions rentrer, la nuit est un peu fraîche.

– Pas avant de surprendre l'énergumène qui me dépouille de mon vivant, grogna-t-il en poursuivant son chemin.

– On doit y faire le ménage, Sidi, voilà tout.

– À cette heure ?

Je me tus. Le roi semblait déterminé à tirer l'affaire au clair.
Lorsqu'on marche le soir au palais, l'impression d'être seul est trompeuse. Des dizaines de paires d'yeux vous scrutent, vous épient, suivent le moindre de vos gestes. Je le savais pour avoir vécu plusieurs décennies entre ces murailles aux mosaïques étourdissantes, au milieu de ces jardins parsemés de fontaines qui, à chaque croisement d'allées, fredonnaient le même refrain. D'une part, il me paraissait invraisemblable qu'un téméraire se risquât à commettre un vol en plein cœur de la maison royale. Mais d'un autre côté, nul n'ignorait que le roi dépérissant n'était plus que l'ombre de lui-même et, de ce fait, d'aucuns se sentaient déjà les coudées franches pour oser les pires folies.
Nous atteignîmes cahin-caha l'aile nord du pa-

lais, grimpâmes quelques marches, empruntâmes un long couloir voûté réservé au personnel et vîmes la porte de la caverne d'Ali Baba entr'ouverte. Sidi la poussa tout doucement, glissa sa tête par l'entrebâillure et demeura un instant immobile. Puis entra, sans bruit.
Je lui emboîtai le pas. Le spectacle que nous découvrîmes fut pour le moins édifiant, impensable encore il y a quelques semaines : les pans retournés de sa djellaba en guise de ballot, un vieil esclave amassait ce qu'il pouvait comme boîtes précieuses, coffrets de feutre et objets en tout genre. Il devait être dur d'oreille pour ne pas avoir remarqué notre présence. Quand Sidi se racla la gorge, l'homme sursauta en se retournant et, se trouvant nez à nez avec le roi, il manqua tourner de l'œil. Là, debout devant nous, tétanisé, tremblant, il semblait vouloir émettre un son mais rien ne sortait de sa bouche. Son teint d'ébène avait viré au violet dont la brillance, accentuée par la sueur dégoulinant de son front, renvoyait des reflets de terreur. Connaissant Sidi, je n'aurais pas donné cher de la peau de cet effronté qui serrait encore le butin contre sa poitrine. Dans le meilleur des cas, me dis-je, il écoperait de cent coups de fouet administrés par les redoutables esclaves du feu. Et quels fouets ! De la queue de bœuf tressée, trempée dans l'eau glacée, et dont les claquements à eux seuls constituaient une punition. Quant au pire, je n'osais pas y penser. Cela dit, le roi était imprévisible, nul ne pouvait prédire ses réactions : autant il pouvait sévir avec violence pour une broutille quelconque, autant il était capable de pardon-

ner les fautes les plus graves. Pour preuve, nous eûmes l'occasion de le vérifier ce soir-là.

-Allons, lança-t-il au voleur, fais vite et sauve-toi ! Si par malheur les gardes te surprenaient, tu serais bon pour la potence.

L'esclave ne savait à quel saint se vouer, ignorant s'il fallait croire ou non le Seigneur. Comme il restait planté là, je m'avançai vers lui, piochai dans son ballot ce qui me semblait être l'étui d'une montre de valeur et le glissai dans la capuche de ma djellaba.

– Aie au moins la décence de partager, gros lard ! Et va-t'en avant que Sidi se ravise !

En remarquant l'esquisse d'un sourire se dessiner sur le visage las du maître, je repris aussitôt :

– Estime-toi heureux, Sidi est dans de bonnes dispositions ce soir, à mon humble avis, tu devrais en profiter pour demander autre chose !

L'esclave me toisa, incrédule, tandis que le roi souriait.

– Une licence de transport, par exemple, un agrément pour assurer tes vieux jours.

– Quel genre d'agrément? s'amusa le roi.

Je m'approchai de l'esclave et lui soufflai :

– Une licence de transport ferroviaire !

– Ferroviaire, mon Seigneur ! balbutia sans réfléchir le malheureux.

Et le roi d'éclater d'un rire franc qui réveilla sa douleur, mais il ne s'arrêta pas pour autant.

Il riait et c'était comme une nuée de papillons qui prenaient leur envol. Et je riais aussi, enchérissant :

– Une licence de transport aérien serait peut-être plus profitable pour notre homme !
– Allez, oust ! dis-je à l'esclave, tu as mérité ton trésor !

Et nous le vîmes s'en aller, chancelant, poursuivi par un filet d'urine.

Sidi demeura un moment dans cette vaste salle croulant sous une montagne de présents qu'il n'avait jamais eu le temps ni l'envie de déballer. Cette opulence inutile ne lui procurait aucun plaisir. Là où il allait bientôt se rendre, il n'aurait plus besoin de grand-chose. Lui et moi le savions. En revanche, laisser filer l'esclave l'avait profondément réjoui.

– Viens, me dit-il d'une voix apaisée, rentrons.

2

Voilà des semaines que tout le monde faisait semblant dans la maison royale. Une atmosphère pesante avait peu à peu remplacé le tumulte habituel. Un silence singulier régnait dans les patios, le long des corridors, dans les salons, les cuisines, partout. Échos timides et messes basses émanaient de-ci de-là. Les gardes, dont le bruit des bottes nous rassurait, marchaient désormais sur la pointe des pieds. Les esclaves qui, pour un oui ou pour un non, entonnaient « Longue vie à Sa Majesté ! » avaient mis leurs voix en sourdine. Le va-et-vient des hauts gradés, des ministres, du prince héritier et autres membres de la famille ne me disait rien qui vaille. Eux aussi faisaient semblant. Tout comme le muezzin de la mosquée intérieure, dont le timbre mélancolique disparaissait presque sous les hautes tonalités des muezzins de la ville. À table, nous feignions de manger, de parler normalement, de commenter l'actualité chaque jour un peu plus violente, de rire de tout et de rien. Sofia, la petite-fille préférée de Sidi, était bien plus efficace que moi pour lui soutirer un sourire. Elle me faisait de l'ombre, piétinant sans vergogne sur mes plates-bandes. J'ai honte de vous dire que du haut de mes soixante-dix ans, il m'arrivait de me montrer jaloux de cette blondinette joviale et insouciante, dont les caprices ravissaient mon maître. Je le surprenais fixant ses pommettes rubicondes, sa longue chevelure d'or, ses yeux noisette avalés par des

moues d'enfant gâtée. «Ma petite opaline», disait-il, le visage illuminé comme peut l'être celui d'un Bédouin du désert au teint hâlé et aux traits négroïdes devant un joyau échoué du Nord. Il voyait tel un miracle cette créature délicate aux allures de roumi, à la peau laiteuse, qui, à l'âge de huit ans, parlait déjà les langues étranges de ses nombreuses gouvernantes, un charabia dont je ne comprenais pas le moindre mot. Elle et moi nous battions à armes inégales. Il me fallait déployer des trésors d'imagination pour égaler et neutraliser son pouvoir à apporter la joie au Seigneur, lequel prenait un malin plaisir à notre rivalité secrète. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas homme à baisser les bras. J'ai suffisamment vécu dans les arcanes du sérail pour en maîtriser les codes, les mille et un subterfuges qui vous permettent de durer. La compétition a été de tout temps mon pain quotidien. Pas question de me laisser évincer par une morveuse.

Non, je n'aimais pas Sofia. Mais, au palais comme ailleurs, le sang royal relevait du sacré. Alors je souriais comme tout un chacun, flattant avec emphase les qualités exceptionnelles de cet ange dont le Ciel avait gratifié Son Auguste Majesté; sa beauté, son espièglerie, son sens surprenant de l'humour, cette intelligence que le Bon Dieu dans sa miséricorde prête à ses élus. Hypocrite, dites-vous, oui, mais à l'image de l'essaim de mouches qui gravitait autour des étoiles de cette noble demeure.

En revanche, les soirées m'appartenaient. Quand la jeune sorcière s'en allait dormir, je redevenais le centre du monde. J'avais alors

mon maître pour moi tout seul. Il me regardait, m'admirait, me prêtait volontiers l'oreille, attendait de moi le bon mot, la répartie subtile, le lien érudit de telle situation avec une autre qui se serait déroulée dans la cour d'un calife du temps des Omeyyades, et que j'agrémentais d'anecdotes piquantes, de retournements imprévus, de suspense. Je lâchais bride à ma fantaisie, rattrapant au mieux les moments volés par cette chipie durant la journée. L'esprit libre de ses interférences odieuses, je me glissais dans le confortable habit de ma fonction officielle, me plongeant dans l'empire de l'affabulation dont je m'évertuais à soigner la vraisemblance. Je célébrais alors les épousailles de la réalité et de la fiction et naviguais à vue dans l'univers féerique du songe éveillé. Oui, je redevenais magicien. Un être unique dont seul le roi pouvait s'offrir les services. Je tirais de mon chapeau des vies jusque-là ensevelies dans l'oubli, des histoires qui croupissaient dans ma tête et dans les nuages qui flottaient par-dessus. Des contes fabuleux vêtus de mots tendres, d'images insolites qui n'attendaient que la rêverie d'un poète pour les charmer, qu'une main tremblante pour les cueillir et en composer un bouquet que j'offrais humblement à mon maître.

Voyez, le but suprême de ma drôle d'existence n'est rien d'autre que de rendre heureux le roi. Je ne vis que pour cela. Et rien ne me procure autant de joie, autant de satisfaction que le visage illuminé de Sidi.

Curieuse destinée que la mienne! Moi, Mohamed ben Mohamed, un enfant du peuple sans

talent créatif particulier, hormis celui de retenir tout ce que j'entends. Le Ciel m'a doté d'une mémoire d'éléphant peu commune chez les bipèdes, qui aspire le moindre souffle effleurant mes oreilles. Tout. Absolument tout. Je pourrais décrire par le menu et avec une précision diabolique une discussion anodine que j'aurais eue cinquante ans auparavant avec une vague connaissance. Quant aux livres que j'ai lus – et j'en ai lu beaucoup –, je suis en mesure de les réciter à la virgule près, préface comprise. Croyez-le ou non, Dieu m'a attribué cette surprenante faculté que d'aucuns pourraient qualifier de don. Ce qui n'est vrai qu'en partie parce que je retiens le meilleur comme le pire. Je vous épargne le travail colossal que j'ai dû effectuer sur ma personne pour me délester de la rancune et des haines qui en découlent, des âpres et infernales rancœurs propres aux individus qui ne savent pas oublier. Parce qu'il y a une part d'oubli dans le pardon. Forcément. Autrement c'est difficile, voire impossible. Quand les détails d'une blessure surgissent, et que la précision des souvenirs leur souffle dessus comme sur des braises, ils phagocytent toute la part d'humanité susceptible de pardon. Difficile de fermer les yeux et de tourner la page. Mais cela est une autre histoire. Je n'ai envie de vous raconter aujourd'hui que les bienfaits de cette mémoire, ceux auxquels je dois ma fulgurante ascension dans les hautes sphères du pouvoir, cette bénédiction qui a fait de moi l'homme que je suis : le premier courtisan du personnage le plus puissant du royaume. Et je le dis sans prétention aucune : mon maître

m'apprécie davantage que la horde des musiciens, conteurs et autres flagorneurs qui composent la cour. Je suis le pivot central autour duquel s'articulent les conversations, l'érudit qui aimante par son savoir les esprits les plus subtils. Oui, je dois tout à cette mémoire dont j'ai su, par instinct, tirer profit dès mon jeune âge. Étudier le Coran ou les hadiths rapportés par les compagnons du Prophète a été pour moi un jeu d'enfant. Apprendre mille vers pour maîtriser la grammaire arabe a été une promenade que beaucoup de mes camarades de la medersa Ben Youssef jalousaient. Quant à la poésie, il n'y a pas un auteur dont je ne connaisse l'œuvre sur le bout des doigts. C'est ainsi et je n'y peux rien. S'il m'arrivait de vouloir décharger mon esprit des futilités qui l'encombraient, c'était peine perdue. Rien n'y faisait. Les multiples tiroirs qui le composaient se refermaient aussitôt, refusant d'abandonner la moindre parcelle. Je gardais donc malgré moi l'utile et l'inutile, l'important et le dérisoire; une masse d'informations qui ferait embouteillage dans l'esprit de n'importe qui mais dont ma tête, pourtant petite en volume, s'accommodait parfaitement. Il me suffisait de tirer sur un fil pour dérouler le rouleau entier sans la moindre anicroche. Le passé s'étalait devant moi, prenait possession de l'espace, bousculait le présent avec le poids et l'orgueil d'un aïeul devant sa descendance. Voilà, j'ai tenu à vous préciser cela afin d'expliquer comment un homme de ma condition a pu intégrer et devenir la coqueluche du monde sans pitié qu'est la cour d'un roi.

Cette histoire surprenante est la mienne. Je ne l'ai pas vraiment choisie, je ne m'y suis pas opposé non plus, j'ai juste laissé faire ainsi que le font d'ordinaire les hommes.
Tout a commencé par une amitié improbable. Ben Brahim n'était pas le genre d'ami que j'aurais choisi naturellement. D'abord, il était d'une bonne décennie mon aîné. Ensuite, son penchant prononcé pour l'alcool et les éphèbes ne correspondait en rien à l'éducation puritaine que j'avais reçue. Mon orientation sexuelle était on ne peut plus classique et l'idée même de ne pas contrôler mes actes me répugnait au plus haut point ; fréquenter donc un tel individu était, pour ainsi dire, contre nature. D'autant plus que cette relation pouvait prêter à confusion. La médisance étant un sport national chez nous, traîner avec Ben Brahim ouvrait la voie à toutes les conjectures. Mais, d'un autre côté, cet homme – et je pèse mes mots – était sans conteste le plus grand poète qu'ait connu notre pays.
Comment raconter la naissance de cette amitié sans parler de mon père Mohamed, barbier de son état ? Mais pas seulement. Il était aussi musicien, conteur et d'un commerce des plus agréables. Autant dire que les individus de sa trempe et de son talent ne couraient pas les rues. Mon père intégra donc tout naturellement la cour du pacha El Glaoui ; un seigneur qui, du temps du protectorat français, régnait sur tout le sud du pays. Une sorte de roitelet sur lequel les occupants s'étaient appuyés pour pacifier et civiliser une grande partie de l'empire fortuné qui était le nôtre. Pour revenir à notre poète

Ben Brahim, alcoolique et homosexuel désargenté, intégrer cette cour relevait de la survie, matérielle d'abord, mais salutaire d'un autre côté : il avait besoin d'une protection qui le mettait à l'abri quant à ses innombrables frasques. Dès la tombée de la nuit, il s'en allait rôder dans les bars à soldats, s'enivrait à mort, et partait à l'affût de créatures sensibles qui daigneraient partager ses nuits. Un chasseur nocturne qui se promenait en terre d'Islam dans un état proche du coma éthylique, attiré par les bas-fonds de la ville et les trésors qu'elle recelait. En retour, il déclamait jour et nuit des poèmes à la gloire de son parapluie : Son Excellence le pacha. Notre rencontre eut lieu dans les cuisines de la grande maison où officiait mon père et où j'avais coutume de prendre mes repas ; une largesse du seigneur vis-à-vis de la progéniture de ses serviteurs. Il m'arrivait donc de croiser cet homme dont l'éloquence, la prestance et la grandeur d'âme faisaient le plus grand effet sur le jeune étudiant que j'étais. Pour être honnête, Ben Brahim jeta d'abord son dévolu sur le postérieur rebondi dont m'avait gratifié la nature, mais il comprit très vite que je ne mangeais pas de ce pain-là. Il n'y renonça pas pour autant, poursuivant ses avances qui, à mesure que se fortifiait notre amitié, devinrent des sujets de plaisanterie. Ensuite, il s'intéressa à mon esprit, à mes capacités extraordinaires à réciter d'une traite, et sans la moindre hésitation, des poèmes infinis. Il nous arrivait alors de prolonger nos conversations dans les rues de la ville, dans les parcs, et, plus tard, dans les bars qu'il fréquentait à la

tombée de la nuit. J'aimais flâner en sa compagnie ; je me laissais emporter par ses envolées lyriques dont je goûtais le suc telle une potion divine, par ses escapades dans le monde des vivants que je suivais aussi loin que ma fantaisie le permettait, et dont je retenais la moindre intonation. Ben Brahim buvait du vin et moi du thé à la menthe sans sucre. Beaucoup de vin et beaucoup de thé agrémenté d'une myriade de mots colorés, volubiles. Et plus il buvait, plus il déclamait des poèmes émanant d'un autre siècle, d'une autre galaxie. Des quatrains dont j'étais seul à en apprécier dans le brouhaha la force, la finesse, les grivoiseries, les sanglots retenus, la dérision, les contradictions heureuses. Des moments de grâce qu'il m'offrait sur un plateau car, même ivre mort, il savait que j'en comprenais le sens, que je savourais les métaphores soutenues par une musique que des anges avaient composée, des images qui se révoltaient pour échapper aux parois rigides des mots qui les contenaient. Et qui se mettaient à voleter dans le ciel de mon esprit en communion avec le sien. Ben Brahim renonçait alors aux panégyriques de son parapluie et des bourses rondelettes qui allaient avec. Il redevenait lui-même, chantait l'amour interdit sous toutes ses facettes, glorifiait le vin et la liberté qu'il nous procurait. Je dis bien « nous » car son ivresse, je la partageais.

Entre cet homme et moi s'était établi une sorte de rapport mercantile. Comment le dire sans passer à vos yeux pour un escroc ? Mon esprit retenait absolument tous les poèmes qu'il déclamait durant ses beuveries et, une fois sobre

le lendemain dans les cuisines du pacha, je les lui revendais au prix fort. Ben Brahim payait sans ciller. Parfois, je me faisais désirer quand je remarquais autour de son poignet une montre scintillante, cadeau de Son Excellence. Alors j'accrochais à l'hameçon un bout de quatrain en guise d'appât. Son quatrain que je connaissais par cœur et qu'il avait oublié. C'était de l'or pur que je tenais dans ma mémoire et dont il salivait.

– Qu'est-ce que j'ai récité hier ? me demandait-il avec ses petits yeux brillants et inquiets.

– Un poème fabuleux ! Un miracle littéraire...

– Récite !

– J'ai la mémoire qui flanche de bon matin.

– Combien ?

Je le fixais, jaugeais le degré de sa curiosité avant d'établir un prix.

– Cinq dirhams.

– Je ne les ai pas, protestait-il. J'ai tout bu hier, comme tu as pu le constater.

– J'aime bien ta montre, souriais-je.

– C'est un cadeau du pacha, grognait-il.

– C'est à toi de voir.

Pour le ferrer, je lui récitais des bribes du miracle :

Poésie, je t'ai en aversion, va-t'en, disparais de ma vue, montre-moi tes talons... Cherche les autres ! Ils ne demandent qu'à t'avoir. Couvre-les de malheur, cette misère du savoir.

Ben Brahim ôtait sa montre et me payait sur-le-champ.

Je peux le dire aujourd'hui, même si j'en ai un peu honte, cet homme a fait ma fortune, dans tous les sens du terme. En le voyant vivre, j'ai

appris à vivre, à rire et à chanter. Sa malice est devenue mienne. J'ai appris à surprendre en prenant à revers mes contradicteurs, tournant en dérision leurs arguments boiteux. Il m'arrivait parfois de choquer sans scrupule, en arborant un sourire aussi haut que le sien. Comme ce jour où, accoudé au comptoir d'un bar, tenant dans une main un verre de vin et de l'autre un chapelet, il fut abordé par un individu à la barbe drue qui, s'arrêtant au seuil de l'établissement, lui fit ostensiblement un reproche :

– Dites-moi, maître, comment un homme de votre stature dont la culture islamique est connue de tous peut-il boire du vin ? Au jour du jugement dernier, ce chapelet que vous égrenez témoignera devant Dieu que vous avez bu du vin !

Le poète éleva son chapelet sans quitter des yeux l'importun et plongea lentement les perles dans le verre. Nous le regardâmes, interloqués.

– Lui témoignera que j'ai bu du vin, et moi je témoignerai qu'il a nagé dedans !

Bien des gens, ici, vous raconteront des histoires croustillantes sur cet homme à la fois maudit et apprécié dans une société fondée sur l'interdit.

Ainsi était Ben Brahim, cet être d'exception qui, sans le savoir, influença de façon sensible le cours de mon existence.

Les colons, comme partout ailleurs, ont fini par être chassés du pays et le pacha félon qui avait fait déposer un roi quelques années plus tôt en mourut. Son empire que l'on croyait éternel

s'écroula avec lui. Le bon petit peuple brûla tout ce qu'il pouvait brûler, tua, viola. Le poète, dont l'étoile avait sérieusement pâli, rendit l'âme à son tour dans le dénuement et l'opprobre. Mais sa poésie resta à l'abri dans bien des mémoires ou des feuillets de hasard disséminés ça et là.
Des années plus tard, j'eus l'insigne honneur de servir de guide à «l'Étoile de l'Orient», la divine Oum Kalsoum, en visite à Marrakech. Pendant son séjour, je n'ai eu de cesse de lui réciter les poèmes de Ben Brahim, *le poète de la Rouge*. La Ville rouge qui était la sienne, la mienne. La cantatrice fut fort sensible à cette poésie singulière, unique; celle d'un homme hors du commun ayant traversé le siècle présent comme il aurait pu en survoler d'autres. Un de ces astres que le Ciel nous accorde avec parcimonie.
Quelques jours plus tard, en rencontrant le roi pour qui elle donnait un récital privé, la diva évoqua l'illustre poète dont l'œuvre souffrait cruellement du manque d'un recueil. Elle lui fit part de son admiration pour cet artiste, digne d'Omar Khayyâm, dont elle aurait aimé chanter et célébrer le génie. Pris en faute, un peu offusqué, le roi promit de remédier au plus vite à cette impardonnable lacune. Après son départ, il convoqua sur-le-champ tous ceux qui avaient côtoyé de près ou de loin l'œuvre de Ben Brahim, leur donna accès à la bibliothèque confisquée naguère au pacha et leur intima l'ordre de rassembler au plus vite l'œuvre éparpillée du poète. Ce fut accompli dans les mois qui suivirent. Je faisais évidemment partie du lot.
Le soir où l'on présenta au roi le recueil de Ben

Brahim, aussi complet que possible, il offrit en notre honneur un dîner somptueux. Sa Majesté était à la fois joyeuse et contrariée car le poète avait écrit moult dithyrambes à la gloire d'El Glaoui, ennemi juré de la monarchie. Pendant le dîner, le roi s'adressa à moi dans les termes suivants :

– Récite-moi une satire composée par Ben Brahim contre ce collabo qu'était votre pacha.

Un silence se fit dans la salle.

– Majesté, répondis-je, je n'ai pas le souvenir d'un tel poème. Il n'existe pas. Et quand bien même aurait-il existé, je ne l'aurais pas appris.

– Et pourquoi donc ? s'indigna le monarque.

– Parce que j'ai mangé dans la demeure de cet homme. Parce que j'ai grandi à l'ombre de sa protection. Il est mort, certes, mais ne comptez pas sur moi pour jeter la pierre sur sa mémoire.

Un autre silence, plus pesant celui-là, envahit l'assemblée. Connaissant le roi, les courtisans ne donnaient pas cher de ma peau. On me regardait tel un cadavre en sursis. Les premiers bourdonnements de protestation s'élevèrent, auxquels le roi coupa court contre toute attente. Il se tourna vers la horde de frotte-manches qui l'entourait :

– Voilà un homme fidèle, comme aucun de vous, messieurs, ne le sera jamais.

Les têtes s'enfoncèrent entre les épaules et une sympathie soudaine s'afficha sur les traits malléables de mes futurs collègues. Cette fidélité me valut trente-cinq années de palais. J'ai accompagné le roi jour et nuit à travers les villes

du royaume comme à l'étranger, et ce jusqu'à la triste période présente où Sidi est en passe de nous quitter.

3

Entrer au palais royal peut déstabiliser n'importe qui. Il y règne tout au long des vastes couloirs et des mille portes en enfilade une atmosphère martiale, incarnée par des gardes sans expression, harnachés d'équipements d'apparat et flanqués d'une colonie d'esclaves en burnous blancs et chéchias rouges, de vrais colosses triés sur le volet, de ce que l'Afrique peut offrir de mieux, toisant du haut de leurs impressionnantes carrures les nabots que nous étions. Des voix rauques, accordées au millimètre, d'une puissance à vous donner la chair de poule, éclataient au passage du sang royal. Pour ma part, ayant grandi dans les arrière-cours de la résidence du pacha, faire mes premiers pas chez Sidi ne fut pas une découverte majeure. Aguerri au tintamarre des cérémonies seigneuriales, je me sentais en terrain familier. À quoi pensai-je alors ce premier jour, je ne saurais le dire. Mon intégration officielle à la cour du roi était l'accomplissement d'un rêve auquel beaucoup de mes congénères aspiraient, mais qui ne faisait guère partie de mes ambitions ; peut-être voulais-je inconsciemment ressembler à mon père comme il arrive souvent aux jeunes gens de mon âge, mais rien ne me prédisposait, ni ne m'attirait vers une telle profession. La souplesse d'échine et la génuflexion me répugnaient. La hauteur à laquelle me hissait ma culture n'autorisait pas l'exercice de la courbette et de la sympathie forcée. Et pourtant... On a beau vouloir

échapper à son destin, voilà qu'il vous rattrape et, sournoisement, insère votre existence entre les étroites et impitoyables lignes du mektoub.
Ainsi, j'ai prolongé, en la perfectionnant, l'œuvre de mon père, le courtisan. Cet homme à l'aura exceptionnelle qui tenait l'enfant que j'étais par la main, les vendredis après la prière quand, en djellaba blanche et en babouches racornies, nous arpentions fièrement les ruelles de la médina. Les signes de soumission que témoignaient à son égard les commerçants du souk étaient sans doute pour quelque chose dans le tournant de ma destinée. J'aimais voir s'agglutiner autour de nous des malheureux voulant à tout prix exposer leurs doléances au pacha.
De pauvres hères dont la vie et la mort dépendaient du bon vouloir de papa à intercéder en leur faveur auprès de Son Excellence. Étais-je, à mon insu, attiré par la race des seigneurs ? Celle qui vous projette haut dans le ciel, de là où le commun des mortels vous paraît telle une insignifiante fourmi. Coule-t-il dans mes veines ce sang noir qui maintient debout les hommes de pouvoir ? Ces êtres qui, d'une manière ou d'une autre, finissent par pactiser avec le diable ; une engeance a priori ordinaire, pas forcément mauvaise, mais qui se trouve amenée à prendre des décisions effroyables, dictées par des logiques qui la dépassent. Allais-je devenir à mon tour une marionnette animée par les combats mortifères auxquels se livrent en permanence anges et démons ? Je n'en savais fichtrement rien. Je m'étais avancé dans la grande maison tel un insecte attiré par la lumière. Joie et crainte mêlées

se bousculaient dans mon esprit lors de mes premiers pas chez Sidi. Loin d'être existentielles, mes préoccupations ne relevaient pas de la métaphysique. Je me posais des questions simples, terre à terre, pragmatiques : comment assurer ma fonction sans accrocs ni fausses notes ?
Allais-je séduire ou au contraire décevoir le Seigneur ? Comment faire mon trou parmi les vieux courtisans, les musiciens charmeurs, le nain noir Boudda, le seul à pouvoir se permettre des écarts de langage en s'adressant à Sidi ? De quelle façon marquer mon territoire face à un groupe aux codes établis par de nombreuses années de cour ? J'avais le choix entre une introduction en douceur, sur la pointe des pieds sans froisser personne, ou bien une entrée fracassante en imposant d'emblée ma position d'homme de lettres, survolant la médiocrité du reste des bouffons. Dans ces moments-là, je le confesse, vous vous sentez seul. Terriblement seul. Le moindre faux pas pouvant se révéler fatal. Déplaire de prime abord au Seigneur conduirait à une disgrâce immédiate, irréversible peut-être. Ce qui, d'un certain point de vue, ne m'aurait pas affecté outre mesure, cependant, j'appartenais à une race d'hommes pour lesquels l'échec est intolérable. Père avait beau seriner que la défaite est souvent plus bénéfique que le succès, je n'arrivais pas à me résoudre à pareille réflexion. Partir par moi-même est une chose, être congédié tel un malpropre en est une autre, insupportable aux yeux de l'orgueilleux et brillant lauréat de la medersa Ben Youssef. Durant ma courte existence, j'avais eu à fran-

chir d'insurmontables obstacles, me battant les flancs pour m'élever vers un monde auquel je pensais avoir droit. En toute légitimité. J'avais gravi marche après marche un escalier bâti de mes mains, fait d'immortels récits, de poésies célestes, d'intelligence intemporelle. Contre vents et marées, j'étais parvenu à convaincre mon père de m'épargner sa succession au salon de coiffure. Une telle victoire pourrait paraître banale, sans éclat aux yeux de certains ; mais persuader mon rebouteux de géniteur que la plume était à même de nourrir son homme relevait du miracle. Papa exigea cependant qu'après mes cours à la medersa, je revienne travailler au salon jusqu'à la fermeture. De longues heures à tripatouiller des cheveux gras et pouilleux, à soigner des blessures, à remboîter des os, à placer des bâtonnets de bambou autour des fractures dans un concert de cris de douleur, à montrer des oiseaux imaginaires aux enfants auxquels on allait couper aux ciseaux le prépuce, de petits anges braillards qui tombaient souvent dans les pommes...

En entrant ce soir-là au palais, je n'étais pas seul. Mon ami Ben Brahim me tenait par la main. Sa présence invisible me rassurait tandis que je m'avançais vers ma nouvelle destinée. Les mânes du poète prirent le contrôle de mes émotions, apaisèrent mon incertitude et mes doutes, atténuant les trémolos de ma voix, les tremblements de mes mains, me poussant à plastronner devant une assemblée hostile. À l'évidence, je représentais un danger, un obstacle potentiel entre les courtisans et l'amour que leur portait

le maître. Une dizaine de paires d'yeux me dévisageait, scrutant l'étoffe de ma djellaba, le feutre de mon tarbouche, la souplesse du cuir de mes babouches fraîchement offertes par mon père. À la première attaque, ce fut Ben Brahim qui répliqua. Les mots que j'utilisai étaient les siens quand, à peine assis sur le sofa en velours bleu du vaste salon, le nain m'interpella :

– Est-il vrai, Mohamed, que les Marrakchis...

– Pardon, mon petit, répliquai-je, tu devrais apprendre à parler comme les grands. On dit « le Fqih » Mohamed, en s'adressant à un homme de ma culture.

Le roi sourit et dit :

– Bienvenue au Fqih Mohamed parmi nous.

Depuis lors, je devins « le Fqih Mohamed ».

Ou « le Fqih » tout court. Je n'étais plus l'individu ordinaire qui officiait parmi tant d'autres dans la maison royale, mais un savant au service du monarque. En trente secondes, j'avais acquis un statut à la mesure de la fonction que je comptais exercer auprès de Sidi. Bouffon certes, mais pas n'importe lequel. Pas dans n'importe quelles conditions. Ma position d'intellectuel fut admise par la cour tout entière, sur ordre du roi.

Cela étant, les gens de Marrakech ont une sainte horreur des conflits. Ils abhorrent la confrontation, quelle qu'elle soit. Ce sont des êtres joyeux, plaisantins, grivois, fêtards. Et je ne faisais pas exception. Je tempérai aussitôt mes propos en tournant en dérision l'arrogance des savants, pour la plupart d'un ennui mortel, qui prennent plaisir à s'écouter parler en brassant du vent, faisant étalage d'un assommant savoir ency-

clopédique qui n'intéresse personne. Souffler le chaud et le froid devint donc un exercice naturel chez l'apprenti courtisan que j'étais.
Avant de conquérir le cœur du roi, j'entrepris, sur les conseils avisés de mon père, de gagner ceux de son entourage. Une gageure loin d'être gagnée d'avance. Parmi les nombreux courtisans officiels, venant chacun de milieux différents, de régions et de cultures opposées, il était fort difficile de s'accorder avec les uns sans froisser les autres. D'autant plus que, d'une façon générale, leurs caractères se métamorphosaient d'un instant à l'autre, tels des caméléons dont la couleur variait au gré des humeurs du monarque. Impossible donc de déterminer avec précision leur pensée tant ils étaient obnubilés par l'irrépressible et insatiable désir de plaire à Sidi. Ne vous méprenez pas. Tout ce dont j'accable mes collègues est valable pour moi aujourd'hui.
À l'époque, je ne le savais pas.
Je commençai donc par me rapprocher du plus accessible des courtisans : le musicien Saher.
Un homme probe et avenant, dont la vulnérabilité constituait paradoxalement une protection ; la proie était si facile que le dernier des carnassiers de la cour n'en aurait fait qu'une bouchée. Et pourtant, nul ne s'en prenait à lui car il ne faisait d'ombre à personne. Au contraire, il flattait l'ego des courtisans comme s'il se fut agi de Sa Majesté elle-même, laquelle pouvait légitimement être froissée mais ne lui en tenait pas rigueur. Luthiste remarquable, doté d'une voix cassée et tendre, il vivait sur une autre planète, confiné dans une bulle peuplée de rêves, de poé-

sie et de musique. Ses artistes fétiches, poètes, compositeurs et chanteurs moyen-orientaux, des génies ayant vécu au milieu du siècle passé, étaient aussi les miens. Je n'eus donc pas à déployer d'insurmontables efforts pour gagner son amitié qui dura plusieurs décennies.

En attendant l'appel du soir, nous avions coutume de nous réunir dans un salon fort confortable, proche des appartements privés du monarque. Une antichambre aux murs tapissés de tentures en velours vert émeraude, rehaussées des saintes écritures brodées en fil d'or, ornées d'arcades régulières, telles des portes ouvertes sur un monde mystérieux réservé aux élus. Un lieu aussi calme qu'un fleuve avant la crue, dans lequel s'ourdissaient en vérité les pires vilenies dont les humains sont capables : intrigues honteuses, cabales sournoises, conspirations sinistres et mille autres perfidies faisant et défaisant les carrières, les destinées, ouvrant les portes du paradis sur celles de l'enfer, et inversement, nivelant par le bas les grades et les titres prestigieux : ministres et esclaves deviennent soudain interchangeables, tout étant une question de proximité de la lumière royale.

À la voix mélodieuse mais ferme d'un cerbère annonçant *l'appel du soir*, nous nous dressions tel un seul homme, alertes et joyeux, et gagnions illico les appartements de Sidi, enserrant chacun dans sa besace une anecdote croustillante, confectionnée en solitaire et jalousement gardée pour l'offrir en primeur à Sa Majesté. C'était à qui soutirerait le premier un sourire à Sidi. À ce jeu-là, je le dis sans prétention, je dominais

incontestablement mes camarades. Pourtant, je ne concevais rien au préalable, je préférais improviser une fois sur place, m'appuyant sur les éléments que m'offrait la situation. Tandis que mes collègues s'échinaient à adapter leurs histoires au contexte, j'avais déjà dégainé une rafale de boutades spirituelles, drôles et mordantes. Et si le roi riait, les bouffons devaient en faire autant, s'esclaffant de plus belle, la mort dans l'âme. Tel était notre combat quotidien dans le saint des saints : l'espace intime de Son Auguste Majesté. Un sanctuaire organisé à l'image d'une placette de la médina. Assis en tailleur sur de confortables tapis, nous nous regroupions par affinité, reproduisant la vie ordinaire des petites gens que Sidi ne pouvait fréquenter. Certains jouaient aux cartes espagnoles dans un brouhaha d'invectives et d'injures exagérément salaces, d'autres entouraient Saher et ses divines mélopées, les voyeurs attisaient les élucubrations empoisonnées du nain Boudda, les naïfs écarquillaient les yeux devant la énième prophétie du voyant Bilal ou donnaient crédit aux improbables recettes de l'herboriste Moussa... Une vraie cour des miracles en miniature dont Sidi, allongé sur un sofa, un livre dans une main et un chapelet dans l'autre, suivait les activités du coin de l'œil. Et pourtant, rien ne lui échappait. Il savait de façon précise qui avait triché aux cartes (ce n'était pas difficile car il s'agissait souvent de votre serviteur), souriait de la mauvaise foi du nain sans jamais l'apostropher ni le contredire, dodelinait de la tête quand Saher sortait de ses entrailles un morceau rare, égaré dans les oubliettes des répertoires anciens...

Ainsi occupions-nous notre temps et celui du Seigneur jusqu'à la prière de l'aube, nous évertuant à lui faire oublier les tracas de sa longue journée, le divertissant par des artifices loufoques autant qu'improbables, transposant ce haut lieu de gravité et de grandes décisions en espace paisible, viable et plaisant.

Parfois, *l'appel du soir* tarde à venir, ou ne vient pas du tout ; l'attente dure alors des heures, voire la nuit entière. Le chambellan ne nous autorise à disposer qu'une fois convaincu du sommeil profond de Sidi. En attendant, nous restions cloîtrés dans la royale antichambre, tuant le temps chacun à sa façon. Pour ma part, soit je lisais, dévorant tout ce qui me tombait sous la main, soit je jouais aux cartes, résistant au mieux à la tentation du Maajoun, ces gâteaux qui circulaient sous la table, à base de miel, d'amandes, de noix et du meilleur haschich de Ketama ; un délice qui, pourvu qu'on forçât un chouïa sur la dose, transformait l'interminable attente en moments de grâce. J'en connaissais les divines et surprenantes vertus pour en avoir usé et abusé, mais j'ai cessé de m'y réfugier depuis belle lurette, contrairement à certains. Ainsi cohabitait l'entourage hétéroclite de Sidi où s'étaient créées des amitiés profondes, mais aussi de sourdes et tenaces inimités. Excepté le Dr Mourra, Saher était le seul à faire l'unanimité dans le groupe. Jamais un mot plus haut que l'autre ni un regard de travers. Il souriait constamment, même dans ses moments de tristesse qu'on lisait sur son visage comme dans un livre. Caché derrière son luth et ses lunettes épaisses, on le

voyait soudain prendre son envol, emporté par un air céleste, et rien ne pouvait plus le retenir. Sa timidité s'effaçait d'un coup et sa tête accompagnait ses mélodies comme pour les amadouer, comme pour canaliser le flux vibrant des notes tentées par l'anarchie. Il flottait sur des nuages invisibles, dansait avec des anges de lumière qu'il était seul à percevoir, et s'en allait gémissant, à la lisière du sanglot, quand l'histoire d'amour de sa chanson finissait mal. Saher fut mon premier véritable ami dans la cour du roi. Et il le resta jusqu'au jour de sa mort survenue trop tôt, comme il arrive souvent aux meilleurs d'entre nous. Ayant en commun l'amour inconditionnel de la poésie et de la grande musique, nous devisions à perdre haleine des vies tumultueuses de tel ou tel poète qu'il venait d'évoquer, des conditions dans lesquelles le texte avait été commis, des contraintes de l'époque... Plus tard, je vous raconterai son histoire. Elle est belle et déchirante, comme le sont d'ordinaire les histoires de chez nous.

Ma seconde conquête fut le Dr Mourra. Sidi étant hypocondriaque, ce brave médecin était condamné à évoluer dans un cercle autour du monarque ne dépassant pas cent mètres de diamètre. Un châtiment ad vitam aeternam, sans possibilité de remise de peine ! Qu'il pleuve ou qu'il vente, le jour comme la nuit, le Dr Mourra devait se trouver à proximité du Seigneur. Victime de son immense talent (et je peux certifier que d'un simple coup d'œil, un œil qui vous dénude et vous transperce, ce magicien décelait l'ensemble de vos antécédents médicaux, ceux

de votre père et du reste de la lignée), cet homme précieux était sans nul doute le plus malheureux d'entre nous. « Quand on loue son derrière, disait ma mère, on ne s'assoit pas dessus ! » Celui du Dr Mourra était pris à perpétuité. Nous autres courtisans parvenions tout de même à gratter quelques jours en période de fêtes, mais pas lui. La seule idée de le savoir ailleurs donnait de l'urticaire au monarque qui avait fini par le réquisitionner à vie avec sa famille dans les dépendances du palais. Originaire d'un patelin proche de Marrakech, le toubib et moi eûmes une solidarité régionale immédiate. Notre accent commun, chantonnant comme le sont d'ordinaire les accents du sud, nous avait vite rapprochés. Petit, râblé, la panse rebondie, le crâne bien plus dégarni que le mien, la mine austère, il faisait partie de ces gens qui donnent l'impression d'être nés vieux. Difficile de l'imaginer enfant accroché aux pans de la djellaba de sa mère. Il essayait pourtant de se défaire de cette image qui lui collait à la peau en nous racontant des anecdotes supposées être drôles, mais il n'y arrivait pas. Il se lançait dans des explications si longues, si argumentées qu'on en oubliait le début de l'histoire. Nous riions davantage de ses imbroglios que de la blague en soi. Le Dr Mourra ne s'en apercevait pas et riait de bon cœur avec nous. Un brave type qui eut, depuis son jeune âge, une conduite irréprochable, consacrant sa vie à parfaire, à améliorer, à affiner tout ce qu'il entreprenait. Figurer parmi les meilleurs de sa discipline était son but ultime, sa raison d'être, sa religion. La bourse (un fait rare concédé aux

indigènes) que l'occupant français lui octroya était amplement méritée puisqu'il devint, à l'aube de l'indépendance, l'unique professeur de médecine que comptait le pays. Une position qui le conduisit (j'allais dire qui le condamna) tout naturellement à la maison royale. Issu d'une famille modeste, le Dr Mourra lutta des pieds et des mains pour se faire *une place au soleil.* Avec ses armes. Toutes ses armes, si modestes soient-elles. Il étala ses précieux atouts en vendant son âme au diable, en jouant sa dignité pour finir englouti par la nébuleuse d'un astre dont il ignorait tout, succombant, comme nous tous, à l'aveuglante et irrésistible lumière du pouvoir. Caprices, fantaisies, lubies, fantômes devinrent son pain quotidien. Le Dr Mourra veillait sur le Seigneur comme personne avant lui. Il détenait les clés pour apaiser ses angoisses, apprivoiser ses démons. Soigner le roi n'est pas la plus aisée des entreprises. Le Dr Mourra vivait avec l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Détenir entre ses mains la santé du monarque est la pire malédiction que l'on puisse souhaiter à un mortel. «Quand le Bon Dieu veut punir une fourmi, disait ma mère, il lui donne des ailes.» Le Dr Mourra aurait sans doute préféré régner sur un modeste hôpital dans la région de Marrakech, plutôt que de déployer des ailes de paon dans l'immensité des jardins royaux. La fragilité et la précarité de sa condition inspiraient une vive sympathie à l'ensemble des courtisans. Comment en vouloir à un homme qui risquait à tout moment d'être conduit à l'échafaud ? Un être de surcroît fort serviable qui soignait les

gens sans distinction, accourant au chevet des plus démunis au premier appel. Maintes fois je l'ai vu voler au secours d'un malade des Touarga, ce village d'esclaves affranchis au service du palais, situé à l'aile nord des remparts ; intervention que Sidi n'aurait tolérée en aucune façon... Voilà, j'ai commencé par vous dépeindre le meilleur du panier de crabes où j'ai eu à passer une partie substantielle de mon existence. De même que la proximité du pouvoir engendre des monstres, il lui arrive aussi d'enfanter des êtres supérieurs que, dans un autre temps, on aurait qualifiés de saints. En dehors du musicien Saher et de l'irremplaçable Dr Mourra, l'entourage de Sidi comptait une nuée d'individus sans foi ni loi, des créatures d'une intégrité et d'une humanité contestables. Durant mes longues années auprès de Sidi, j'eus le loisir d'expérimenter des situations singulières, extravagantes, surprenantes pour un homme de culture converti en amuseur de cour. Cependant, pour une question de survie, je devins à mon tour opportuniste. Plus de scrupules à exploiter les impairs de mes confrères pour briller. Et l'offre était conséquente tant ils rivalisaient de sottise. Leurs péripéties me donnaient des ailes. J'y butinais le suc de ma prose, la substance et le piment qu'on me réclamait en permanence. Sidi passait sans ciller aux autres leurs inepties, mais ne tolérait aucun faux pas de ma part. Mon statut de « Fqih » que je revendiquai dès le premier jour n'autorisait pas la médiocrité. Chacune de mes interventions se devait d'avoir son pesant d'or en finesse et en intelligence. Dans ce sens, mes compagnons

me furent d'une aide précieuse pour nourrir et perfectionner mon travail. Dans leur ignorance crasse, ils me tendaient des perches salutaires, des bâtons pour les fouetter, des rouleaux de fils précieux dont je confectionnais des broderies fabuleuses pour mes histoires. Parfois, j'entrais par effraction entre les failles de leurs cervelles de moineaux et laissais ma verve s'y épanouir en liberté, faisant de la caricature un art majeur. Je grossissais les traits jusqu'au ridicule, flirtant avec la méchanceté sans jamais y succomber. Et pourtant, bien des fois j'ai retenu de justesse des mots assassins, des mots qui blessent, des mots vengeurs... Que de fois j'ai voulu me payer le nain féroce qui jouissait des faveurs du souverain... ce reste de pâte noire dont la jalousie mesquine, la malveillance, la mauvaise foi absolue faisaient de lui l'élément le plus détestable du groupe. Une peste qui crache son venin partout. Un fagot d'épines qui terrorisait l'assemblée entière et qu'un simple souffle aurait envoyé au tapis. Pour être honnête, et j'en ai honte, si je nourrissais à son égard une haine cordiale, il m'arrivait aussi de le trouver drôle, et même hilarant quand, avec ses crochets de vipère, il s'acharnait à dépecer un individu désarmé, penaud, riant jaune. Difficile de se défendre contre la dérision quand on a le public contre soi. Et l'énergumène parvenait sans peine à isoler sa victime tel un fauve en chasse pour nous l'offrir en pâture. En souriant, Sidi l'encourageait à déblatérer ses insanités comme si c'était les siennes. Pour le dire autrement : le roi mangeait volontiers de l'ail avec la bouche puante du nain. Lequel, s'il s'en prenait

aux autres, ne s'aventurait pas à m'attaquer de front, toujours de biais, à demi-mot, lâchement. Il connaissait mon point faible et toutes les raisons étaient bonnes pour le rappeler : « Les chiens ne font pas des chats ! » disait-il, ou encore : « Le sang traître est héréditaire ! » et mille autres allusions à mon mutin de rejeton emmuré dans une geôle du Sud. Répondre à ses assauts m'aurait abaissé à son niveau, mais je ne laissais rien passer. Au contraire, je fourbissais mes armes en toute tranquillité et frappais au moment où il s'y attendait le moins. Des ripostes adéquates proportionnelles à ses provocations. Il accusait le coup à son tour sans réagir. En matière d'outrage, nous faisions jeu égal. Ainsi s'était établi naturellement un armistice entre nous, fragile, certes, mais comme souvent dans les guerres froides, il dura beaucoup plus longtemps que prévu.

4

Si l'on devait définir ma personnalité en un mot, « gourmet » en serait le qualificatif approprié. En affaire de goût, qu'il s'agisse d'étoffes, de musique, de poésie, de parfum ou de cuisine, mon maître mot était sans conteste le raffinement. J'aspirais à la fine fleur de la nature et de la création humaine. Bien qu'étant de condition modeste, né dans une maison minuscule croulant sous les bâtisses de la médina, fréquenter dès l'enfance le palais du pacha où officiait mon père eut de sérieuses influences sur mon tempérament. Entre les deux mondes, j'avais vite choisi mon camp: celui des vainqueurs où je m'étais laissé injecter dans les veines une belle dose d'aristocratie. Rien de plus naturel qu'à l'âge adulte, mon inclination pour la bonne chère, l'esthétique, le geste étudié et autres démarches aériennes soit devenue une seconde nature.

Brutalement éclairée au néon, bruyante et agitée, la cantine du personnel était l'édifice le plus inhospitalier du palais. Je ne m'y restaurais que contraint et forcé en l'absence du roi. Autrement, je préférais attendre dans le vestibule que Sidi eût fini de manger pour me précipiter sur les reliefs de ses copieux repas. À dire vrai, le roi touchait à peine à la nourriture que le caïd Moha lui portait sur une table à roulettes, surmontée de cloches rutilantes en argent massif, tenant au chaud les plats que je humais au passage. Le matin, nous avions droit à une omelette baveuse à la viande de chameau séchée, à des galettes

mille trous au miel d'eucalyptus, à une variété de soupes blanches et de tendres viennoiseries. Quant aux jus, l'innovation était régulière : gingembre, amande, goyave, mangue et l'ensemble des fruits de saison. Il me poussait des ailes en pensant aux franches lippées qui m'attendaient au palais. L'œil à peine ouvert que je sautais du lit tel un jeunot, expédiais ablutions et prière et, fissa, me retrouvais d'attaque devant les appartements de Sidi, prêt pour une journée de rire et d'allégresse. Nous étions nombreux à investir de bonne heure la royale antichambre, mais chacun pour une raison spécifique. Tous n'étaient pas aussi affamés que moi. Ministres, généraux et autres grands commis de l'État s'y bousculaient, munis de dossiers pansus à faire signer *de toute urgence par le boss.* Mais pour cela, il leur fallait l'aval impératif du caïd Moha, le valet en charge des repas de Sidi. Filiforme, le visage anguleux, l'allure noble et les yeux d'une troublante mobilité, ce fils d'esclave disposait de plus de pouvoir que tout ce beau linge réuni. Étant au service du souverain depuis des lustres, il avait le privilège de sonder son humeur avant tout le monde. Une information capitale, monnayable à prix d'or, qu'il pouvait divulguer, ou bien taire, c'est selon. En quittant les appartements de Sidi sous les regards anxieux des gradés, soit le caïd Moha souriait en opinant du chef, signifiant qu'on pouvait aborder le roi sans risquer sa peau ou à tout le moins son emploi, soit il levait son index retroussé en queue de scorpion, auquel cas il était fort recommandé à ces messieurs de remballer au plus vite leur paperasse et de re-

mettre au lendemain l'urgence de leur visite. Conscients de leur propre vulnérabilité et des redoutables atouts du valet, les gradés rivalisaient de gentillesses à son égard, le choyaient ostensiblement, affectant à qui mieux mieux des familiarités dont il n'était pas dupe. Tous étaient bien entendu prêts à accorder de larges faveurs, pourvu que le caïd Moha daignât lever le petit doigt si besoin !

Au souk, les mercantis surnomment leurs échoppes « tombeaux de vie ». Et pour cause ! La contrainte éternelle de devoir y rester cloîtrés de l'aube au couchant justifie cette trouvaille mélancolique. Je pourrais en dire autant de l'antichambre où j'ai coulé des pans entiers de mon existence ; ce lieu naguère débordant de gaîté et d'insouciance, devenu si triste, morne et désolant comme si la magie n'y avait jamais opéré, comme si les fantômes avaient aspiré d'un coup les mots d'esprit, les fous rires, le chant des anges et les réparties légendaires.

Le cœur serré, j'attendais que Sidi éprouve le besoin de ma présence et me fît convoquer. Je priais pour que survienne l'instant où je volerais à son chevet ; où je lui raconterais avec entrain des histoires inédites et drôles, et même un peu salaces comme il les aimait. J'en avais plein la caboche. Durant ces longues années où nous étions censés tenir compagnie au roi et le divertir, j'ignorais que l'inverse pouvait aussi être vrai. La présence physique de Sidi me manquait. Sa voix, son regard, ses ordres, son ironie, ses mimiques et jusqu'à ses furies laissaient en moi un vide dévorant, impossible à combler. Je

ne savais que faire de mon encombrante personne, de mon humour inutile devenu noir et lourd, de mes sourires se convulsant en rictus grimaçants, figés et hypocrites. Que faire, sinon attendre, égrener les perles de mon chapelet en espérant un miracle ? Le Dr Mourra avait pourtant été clair : Sidi ne sera plus de ce monde vendredi prochain pour conduire la prière à la mosquée. Mais nul ne voulait y croire. Moi encore moins que les autres car rien ne présageait un déclin aussi brutal. Nous pensions que le souverain exagérait ses soucis de santé. Qu'il jouait à nous effrayer et qu'il se remettrait d'aplomb très vite. Comment imaginer une chute pareille, violente autant qu'irréversible? Pas plus tard que la semaine passée, il était apparu dans l'antichambre sans prévenir. Il m'avait surpris allongé sur ce même sofa où je me trouve à présent. « Ne bouge surtout pas! » m'avait-il enjoint en me voyant sursauter. Coiffé d'une calotte au point de crochet et vêtu d'une gandoura en lin écru, il prit place à mes côtés en calant ses pieds sur un pouf. Il semblait d'humeur taquine. Le sourcil relevé et le sourire en coin, il me dit :
« Rappelle-moi donc ce passage des *Mille et Une Nuits*... celui où Massoud descend de l'arbre et possède à même le sol la sultane infidèle. » Le moulin à paroles se déclencha avant même que Sidi eût fini sa phrase. Allumant ma mémoire, j'ouvris grands les tiroirs où étaient rangés les contes et, avec la joie d'un enfant recouvrant un jouet confisqué, je plongeai sans retenue dans le récit fabuleux qu'il me réclamait, n'omettant aucun détail sur les dix esclaves déguisés

en femmes, sur les ébats orgiaques qui allaient s'ensuivre près de la fontaine... Puis, revêtant mon habit d'intellectuel, je relevai le discours, louant l'esprit subtil et malicieux de Shéhérazade, qui affronte la mort moins pour sauver sa peau que pour garder la parole. Non, il n'était pas loin ce temps où Sidi restait suspendu à mes lèvres comme Shahryar à celles de sa délicieuse et renversante conteuse.

Face à moi, le caïd Moha tentait maintenant d'introduire son chariot dans la chambre du roi. Il se fit congédier sans ménagement mais ne baissa pas les bras ; il revint à la charge, et de nouveau essuya une kyrielle de noms d'oiseaux. Sidi refusait de se nourrir, boudait notre compagnie, faisait brûler de l'encens contre l'avis pourtant formel du médecin, gémissait et s'en voulait de gémir, pleurait et rageait de ne pouvoir retenir ses sanglots. Je l'entendais et je souffrais. Le caïd aussi souffrait. Il maudissait son impuissance mais restait là, debout, les bras ballants, raide tel un pieu, face aux cerbères qui semblaient regarder à travers lui comme s'il était soudain devenu transparent, comme s'il n'avait plus de raison d'être maintenant que Sidi ne s'alimentait plus ; c'en était fini de son pouvoir et de son arrogance. Nos univers étaient en passe de s'écrouler sans que l'on pût ou sût réagir. J'avais peine à comprendre comment les confrères pouvaient continuer à jouer aux cartes en se chamaillant, narguant la fossoyeuse qui rôdait alentour, ignorant le maître qui endurait le martyre dans la chambre voisine. Le caïd m'empêcha de les rabrouer, affirmant qu'ils avaient raison d'agir

de la sorte; leur attitude enjouée ferait peut-être sortir Sidi de sa retraite. Recroquevillé au pied du sofa, les traits tirés, abdiquant son orgueil de sauveur, le Dr Mourra partageait son avis. Il me fit signe de me rasseoir et de garder mon calme. Les yeux mi-clos, Saher caressait les cordes de son luth, arpégeant des notes plaintives qui s'envolaient tels des soupirs. C'était sans doute sa façon de pleurer. Une expression humaine se dessinait par miracle sur la figure hideuse de l'avorton Boudda. J'ignorais cependant si la peine du nain était liée à la disparition prochaine d'un grand homme ou à celle de ses propres privilèges. À croupetons près des marches du vieux minbar, coiffé d'un turban en satin rouge, le devin Bilal tirait et retirait les cartes qui s'entêtaient à délivrer le même message. Des moues rembrunies froissaient son visage dès que la dame noire apparaissait dans son jeu, suivie du valet à l'envers. L'herboriste Moussa n'était pas en reste ; il avait passé la nuit à confectionner une amulette *redoutable contre la poisse* qu'il fallait à tout prix glisser sous l'oreiller du roi. Il nous empestait avec son encensoir qu'il balançait en arpentant la pièce, tandis qu'il récitait des prières inintelligibles. La fumée de l'alun et du benjoin, censée chasser le mauvais œil, me donnait la nausée. Lorsqu'il tendit au caïd Moha une décoction douteuse à faire avaler au malade, le Dr Mourra quitta soudain sa contenance contrite et, redevenant médecin, s'y opposa énergiquement: «Les marchands d'orviétan n'ont pas leur place dans une cour royale ! pesta-t-il. Déversez-moi ce poison

dans la bouche d'égout!» Frappée de stupeur, l'assistance se tourna vers le toubib. C'était la première fois que nous le voyions hors de ses gonds. Moussa, qui venait pourtant de se faire traiter de charlatan, fut le premier à s'esclaffer, excitant l'hilarité générale. Le caïd Moha lui-même, connu pour son stoïcisme légendaire, ne put réprimer un sourire. Ainsi, promenant mon regard sur ce lieu singulier, peuplé de vieillards longtemps côtoyés et pourtant étrangers, des êtres qui semblaient vivre chacun sur sa propre planète, je pris la ferme décision de réagir.

Autrefois, sans vouloir me vanter, j'étais le seul à pouvoir désamorcer les colères du roi. Tout le monde ici vous le confirmera. Passé maître dans l'art de l'improvisation, je prenais à revers, dédramatisais et tournais en dérision des situations on ne peut plus délicates. Feintes, ruses, bons mots, saillies et effets de surprise constituaient mon arsenal de guerre ; autant de flèches que je lançais au moment idoine, faisant mouche à tous les coups. Si j'amplifiais la gravité d'un souci, c'était pour mieux en saper la base à travers une boutade mordante. Je rappelais à qui voulait l'entendre qu'en dehors de la mort, rien n'est irréversible. Qu'après coup, une fois le sang refroidi, l'objet du courroux se révèle souvent d'un pitoyable ridicule. Ainsi je renversais la vapeur en un tour de passe-passe, transmuant l'humeur exécrable de Sidi en joyeuses causeries. Et ce, à condition de connaître au préalable les tenants et aboutissants du problème.

Mais il arrivait aussi que le souverain nous fît une déprime sans raison apparente. Son aigreur

nourrissait alors une âpre et détestable misanthropie. Pas moyen de l'approcher sans se faire mordre ! Comme ce matin de mai où, encore novice dans la grande maison, j'allais gagner mes galons dans la hiérarchie courtisane. Et de quelle manière ! L'antichambre était bondée de grosses légumes civiles et militaires, ainsi que d'hommes d'affaires étrangers reconnaissables à leurs joues rosâtres et à leur obséquiosité sans faille. Nous étions là à poireauter pendant des heures quand nous vîmes le caïd Moha quitter la chambre du roi, la mine sombre, levant au plafond son index retroussé, signe que jouer à la roulette russe comportait moins de risques qu'adresser la parole au roi. Et ce n'était pas une plaisanterie. Je vous parle d'un temps où, au faîte de sa gloire, le seul nom de Sidi faisait trembler dans les chaumières. On l'évoquait à voix basse en surveillant ses arrières, redoutant les oreilles indiscrètes susceptibles de vous dénoncer... Une peur paranoïaque régnait alors sur la cité. Et la photo officielle du roi n'arrangeait pas les choses : omniprésente sur les murs des magasins, des maisons, des administrations, dans les rues et partout aux quatre coins du royaume, elle participait au maintien de cette atmosphère d'épouvante. Dans l'inconscient populaire, Sa Majesté pouvait en surgir à tout moment et ordonner une punition publique. Et ses sbires ne faisaient pas dans la dentelle. *Les conspirateurs contre la sûreté de l'État* qui disparaissaient étaient légion. Cependant, et nous n'étions pas à une contradiction près, en dépit de la terreur qu'il répandait, Sidi continuait à inspirer un réel amour chez son peuple. À l'extérieur autant qu'à l'intérieur du palais.

Ce jour-là, une de ses tantes, Lalla Yacout, avait rendu l'âme et on devait l'en informer au plus vite afin qu'il prenne les dispositions d'usage. Sidi entretenait des relations particulières avec la défunte, qu'il considérait comme une seconde maman. Il s'enquérait régulièrement de sa santé fragilisée par l'âge et acceptait à regret son entêtement à vouloir vivre dans une ville du Nord, loin des bruits de la capitale. Depuis l'enfance, alors jeune prince frondeur mais déjà roi de la bêtise, Lalla Yacout le protégeait contre vents et marées. Les incartades du prince qui horripilaient son père, très à cheval sur les principes, lui valaient de régulières volées de bois vert. Mais jamais en présence de sa tante qui l'arrachait des redoutables griffes des esclaves du feu. Elle se jetait aux pieds du roi et jurait par Allah qu'on ne toucherait pas à un cheveu du prince avant qu'on l'eût elle-même fouettée. Feu Sa Majesté finissait par céder, et le garnement s'en tirait à bon compte. Depuis lors, Sidi avait gardé pour cette femme une tendresse infinie.

L'un de nous devait donc jouer à l'oiseau de mauvais augure et lui annoncer la terrible nouvelle. Cependant, j'avais pris la ferme décision de ne pas être celui-là. Quand les regards se braquèrent sur moi, je fis non de la tête. Un non catégorique :

– Pourquoi les sales besognes me sont-elles toujours dévolues ? protestai-je.

– Parce que tu es le meilleur, dit l'herboriste.

Ministres, généraux et courtisans approuvèrent à l'unisson la réplique. Mais cela ne changeait rien à mon irrévocable décision.

Je baissai la capuche de ma djellaba et sortis de ma poche mon chapelet en murmurant :
– Demandez donc au nain Boudda, c'est le préféré de Sidi.
– Il ne sait qu'aboyer, objecta Bilal.
– On ne lui demande pas de chanter la nouvelle ! Qu'il se contente de la cracher !
– Nous en subirons tous les conséquences, intervint l'herboriste.
– Voyez alors avec le médecin ! En matière de macchabée, il en connaît un bout !
La plaisanterie ne fit rire personne. L'heure était grave et il nous fallait à tout prix réagir. Voyant le climat se dégrader, le musicien Saher nous surprit en se dévouant pour accomplir la tâche :
– Je me charge d'annoncer la nouvelle, dit-il d'un ton calme. La mort fait partie de la vie, voyons...
Le caïd Moha fit une légère grimace. Les autres échangèrent des regards circonspects, soupesant les aléas de cette éventualité.
– Pas question, m'écriai-je, tu te feras dévorer tout cru !
– Il ne tient qu'à toi de le sauver, éructa le nain.
– Je ne crains rien, répondit Saher en se levant.
J'aimais trop cet homme pour l'abandonner au feu sans réagir. En effet, nul autre que moi n'était en mesure de régler l'affaire sans dégâts. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me levai et avançai à petits pas en direction du brasier. Les cerbères s'écartèrent à mon passage. Je frappai tout doucement à la porte lorsqu'un grognement de fauve enragé monta au ciel. J'ouvris et glissai

ma tête, non sans mal, entre les plis des rideaux de velours grenat.

– Hors de ma vue ! s'écria le roi.

Allongé sur son lit, le corps calé sur une multitude de coussins, une compresse sur le front, Sidi avait sa mine des mauvais jours.

– Si Votre Majesté le permet...

– Je ne le permets pas !

– Vous dire seulement que...

– Fous le camp! pesta-t-il.

– Majesté, je suis le plus grand des imbéciles que la terre ait jamais porté !

– Mais tu vas disparaître de ma vue, espèce de bourricot ! Je ne suis pas d'humeur...

– Ah, mon Seigneur, vous ne croyez pas si bien dire !

– Gardes ! s'écria-t-il.

Les deux colosses apparurent.

– Mais avant d'ordonner les cent coups de fouet que je mérite amplement, laissez-moi préciser que si le bourricot que je suis avait épousé hier votre vieille tante, il serait millionnaire aujourd'hui !

– Quoi , ma tante ?

– Que Dieu ait son âme, mon Seigneur. Lalla Yacout nous a quittés cette nuit, peu avant la prière de l'aube.

Le roi sauta du lit, s'habilla au plus vite et prit les choses en main.

Tel était le genre de situations que, du temps de ma splendeur, je réglais sans coup férir. Mais aujourd'hui, les choses sont plus compliquées. Le temps qui passe ne bonifie pas les caractères, il les altère. Ce qui est bon en vous, au mieux

la vieillesse le conservera, ce qui l'est moins, elle l'empirera inévitablement. Et je parle en connaissance de cause pour avoir étudié de près le caractère de mon vieux maître.

À présent, il me fallait réagir car l'état de santé du roi allait de mal en pis. Rester les bras croisés ne rimait à rien. En dépit de mes cogitations, je ne voyais pas comment détendre l'atmosphère. Il y avait bien une solution que j'essayais d'occulter tant elle me froissait : recourir aux services de la princesse Sofia. Une telle démarche de ma part relevait de la capitulation, mais l'heure n'était plus aux chatouillis d'ego. La gamine était la seule à pouvoir nous sortir de l'impasse, nous le savions tous. J'en fis part du bout des lèvres au caïd Moha dont les pupilles s'agitaient dès qu'une idée lui plaisait. Il s'éclipsa sur-le-champ, gagna l'allée des princes située à l'aile sud du palais, et réapparut une demi-heure plus tard flanqué de l'insolente princesse. En traversant l'antichambre, celle-ci s'arrêta un instant pour s'entretenir à voix basse avec le Dr Mourra puis, sans répondre à nos courbettes, elle reprit nonchalamment son chemin. Vêtue d'une élégante robe blanche ourlée de broderies, la frimousse mutine, surmontée de tresses blondes roulées en diadème, elle jeta du haut de ses trois pommes un regard méprisant sur la bande d'amateurs que nous étions, incapables d'accomplir la tâche pour laquelle nous étions grassement payés. J'avais beau la maudire, il s'agissait bien d'un angelot tombé du ciel, espiègle et rayonnant, qui sautillait devant les appartements de Sidi. Ayant ordre de la

laisser entrer sans prévenir, les cerbères lui ouvrirent grands les battants du portail. Elle lança un cri d'oiseau, puis un autre plus fort auquel la voix enjouée de Sidi fit incontinent écho. Et je l'entendis courir vers le lit à baldaquin où était allongé son grand-père pour se blottir contre sa poitrine malade. Puis la porte se referma. Si austère d'ordinaire, le caïd Moha s'avança vers moi, me prit dans ses bras et me serra très fort. Il loua le génie de mon idée, s'en voulant de ne pas y avoir pensé lui-même, et beaucoup plus tôt. Enfin, Sidi était revenu à la vie et là était l'essentiel. L'ambiance s'anima de nouveau dans le vestibule. Les esprits s'ébrouèrent, les joueurs de cartes redoublèrent leurs disputes, l'encensoir de l'herboriste reprit du service et la musique de Saher redevint joyeuse. En voyant le nain danser une gigue endiablée, le Dr Mourra retrouva sa bonne humeur et sa posture habituelles. La délivrance fut définitivement achevée quand nous vîmes le roi dehors, tenant sa petite-fille par la main et se dirigeant vers le jardin, tandis que les esclaves entonnaient : « Longue vie à Sa Majesté ! » Mon bonheur était si grand qu'en joignant ma voix tonitruante à la leur, je crois bien que je leur fis ombrage.

5

On entre au palais royal comme dans une secte ; l'adhésion est pleine, entière, irréversible. Une fois adepte, il n'y a plus de retour possible. Ou alors... il se fait à genoux. Ou bien les pieds devant. C'est un pacte qu'on signe avec le diable. Tout ce qui est extérieur à la divine institution est à jeter aux orties. Nul écart n'est toléré en dehors de ce lien indéfectible et inconditionnel. On intègre le décor au même titre que le mobilier, les arbres du jardin ou la colonie d'esclaves qui peuple ce lieu. Cependant, j'ai eu et j'ai encore une vie, même mince, même boiteuse, en dehors du palais.

Je n'ai pas vu vieillir ma femme, ni grandir mes enfants. Et pourtant, je ne suis ni mauvais mari, ni père indigne. Mais un banal individu contraint de chausser des œillères dans un univers que je n'ai pas vraiment choisi. Lorsqu'on embarque à bord du train doré des élus, celui qu'on ne quitte que pour de courtes et rares escales, on voit défiler des images en simple et lointain spectateur, sans prise aucune sur la réalité d'un monde désormais étranger. Mais, contrairement aux apparences, je n'ai pas abdiqué. J'ai eu beau me laisser prendre par cette pétillante somnolence inhérente aux courtisans, par l'irrésistible glissade sur un sentier pentu balisé d'étoiles, je n'ai jamais renoncé à porter des jugements impartiaux sur ma propre personne. Si ma vie n'a eu de sens qu'au seul et unique désir de plaire à mon maître, l'amour que je porte aux miens est

resté intact ; un amour vrai et tendre, en dépit de ses innombrables blessures. Durant ces longues années de joyeuse réclusion, je me suis gardé de rompre le fil ténu qui me reliait à ma tribu. Cela n'a pas été simple. Je me suis battu sans relâche, j'ai rusé autant que j'ai pu, j'ai joué à l'équilibriste, misant sur la qualité plutôt que sur l'impossible quantité. Et pourtant, nul n'ignore que le temps des artistes est dans l'indivision, il appartient un peu à tout le monde. Le mien étant la propriété exclusive de Sa Majesté. Dans ses bons jours, Sidi m'en jetait quelques miettes que j'attrapais au vol tel un mendiant, je les gardais au chaud entre mes mains fébriles et, les transmuant en pépites, je les offrais humblement à ma famille. Dans ce monde à paillettes devenu mien, je pris la mesure de la valeur du temps, sa rareté, sa préciosité. En médina, les gens n'ont pas conscience des trésors temporels qu'ils dilapident... Lézarder la journée entière à la terrasse d'un café, admirant le ballet des badauds affairés, est difficilement compréhensible pour mes nouveaux amis. Et pourtant, cela ne me choquait pas autrefois quand, avec Ben Brahim, nous traînions du matin au soir sur la Grand-Place ; tandis que je m'attelais à ses miraculeuses envolées poétiques, lui rêvassait en quatrains devant les charmants minois, les cambrures prononcées de quelques silhouettes d'éphèbes qui allumaient le feu dans ses veines... et parfois aussi dans les miennes.

Un jour, entre deux chansons dans l'antichambre en présence de Sidi, le musicien Saher me fit la réflexion suivante :

– Selon qu'on est riche ou sans le sou, les heures ne s'égrènent pas de la même façon.

J'avais une tendresse particulière pour cet homme. Je n'étais pas toujours d'accord avec ses réflexions :

– Le temps s'écoule au même rythme pour tout le monde, voyons ! Cela relève de la mathématique pure.

– Oui et non, dit Saher en souriant.

– À mon humble avis, ajoutai-je, l'écoulement du temps est ce qu'il y a de plus démocratique dans l'univers... de plus juste. Pauvres et riches vieillissent pareil.

Saher appréciait ma compagnie et ne cherchait nullement à me contredire, ni à me froisser. L'herboriste le sauva en intervenant :

– Éclaire-nous donc de tes lumières !

Jamais loin de son luth, Saher s'en saisit et joua quelques notes légères comme pour mieux réfléchir :

– Les heures du nanti sont en course perpétuelle. Elles habitent un espace gouverné par l'urgence et le stress. Constamment sous pression, elles filent comme des étoiles dans la nuit noire.

Puis il se mit à accorder son luth, collant une oreille contre le gros ventre de son instrument. Une façon de nous laisser digérer et apprécier la saveur de son idée.

–Et celles du pauvre ? s'enquit Bilal qui continuait à tirer ses cartes sans lever la tête.

– Ah! celles-là, je les ai pratiquées dans une autre vie. Étant donné qu'elles sont attelées au néant, engluées dans une langueur mortifère,

dans l'apathie d'une irrémédiable paresse, elles ont le plus grand mal à se consumer...

Nous trouvâmes un certain bon sens à ses paroles. Le nain Boudda, dont les oreilles étaient en permanence à l'affût, lança :

– C'est probablement la raison pour laquelle les indigents craignent moins la mort que nous.

– Quel est donc le rapport ? s'étonna l'herboriste.

– Parce qu'ils n'ont rien à perdre ! persifla-t-il, ajoutant : d'après notre savant musicien, le temps des pauvres est lié au néant. En passant l'arme à gauche, les indigents se retrouvent un peu chez eux, comme à la maison si j'ose dire...

– Sois plus clair ! protesta l'herboriste.

– C'est simple, il n'y a pas de quoi faire un plat en passant du néant au néant! Le passage d'un monde à l'autre est donc une simple formalité.

Si le roi n'avait pas souri, aucun de nous n'aurait accueilli plaisamment cette remarque boiteuse. Mais Sidi en fit le bon mot de la soirée, nous fûmes donc unanimes à trouver la réflexion spirituelle et fine.

Au palais, il m'arrivait de voler du temps à mon maître.

Le talent est une chose, l'exploiter en est une autre. Si me vendre à ma juste valeur à Sidi fut une priorité au début de ma carrière, cela cessa d'être ma préoccupation à mesure que je vieillissais. Il n'en reste pas moins que ma culture continuait à me jouer des tours. Ma pompeuse nomination à la fonction de « préposé au sommeil royal », si convoitée par ailleurs, ne fut pas

un cadeau. Encore moins une sinécure. Ma propension à raconter des histoires mieux que mes camarades me causa bien du souci, attisant une jalousie difficile à imaginer. Me savoir seul avec le roi horripilait l'ensemble des courtisans. On m'attribua des conspirations invraisemblables, m'accusant de tous les maux : le limogeage d'un individu lambda que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam, la révocation d'un fonctionnaire inconnu au bataillon, la mort malencontreuse d'un général survenue sur une route nationale, la chute d'un gouverneur au fin fond du Sahara... et j'étais cloué au pilori. D'une manière ou d'une autre, mon ombre planait derrière toutes les décisions brutales que prenait le roi. Et elles étaient nombreuses, ces décisions. On m'attribua donc le mérite suprême d'attiser en permanence les colères de Sidi. Ce qui était profondément injuste. J'avais beau vouloir privilégier la conciliation, éviter les conflits, ceux-ci me rattrapaient et me pourrissaient l'existence. Je n'eus d'autres choix que de devoir affronter mes adversaires. Pire, une logique de guerre m'entraînait parfois à perpétrer *des frappes préventives*, pour utiliser le langage de mon maître.

Ma proximité avec Sa Majesté me procurait une fierté difficile à dissimuler, ainsi qu'un certain pouvoir dont je mesurais l'amplitude dans le regard luisant de mes rivaux. En effet, j'étais en possession de l'arme la plus redoutable qui soit dans une monarchie absolue : l'oreille du roi.

Flatter les mérites d'un quidam ou le démolir se résumaient à une simple allusion glissée au détour d'une phrase anodine ; une remarque

quelconque suffisait à semer le doute dans l'esprit de Sidi. Et dans ce milieu-là, le temps est si précieux qu'on ne s'embarrasse pas de scrupules à vérifier le comment du pourquoi. On tranche. Purement et simplement. Et qu'importe si une vie, une carrière bascule en une fraction de seconde. Quand on a l'oreille du roi, on est aussi puissant que le roi. C'est donc cet heureux voisinage qui fit de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Et Dieu sait la violence que je me fis pour ne pas en abuser. Quand le roi se retirait le soir, j'attendais le signal de M. Brek, le chambellan, avant de me glisser discrètement dans sa chambre. Sidi n'aimait pas trop la lumière. Il vivait dans une constante pénombre, une semi-obscurité où l'on ne distingue presque rien. Bien que connaissant l'emplacement exact des fauteuils, des guéridons, des lampadaires, de la table basse et du reste du mobilier, je ne manquais pas de trébucher. Il m'arrivait aussi d'exagérer ma chute, m'étalant à plat ventre sur le tapis à haute laine pour amuser le roi, une mise en bouche avant de prendre place sur un pouf au pied de son lit. Je m'employais aussitôt à préparer le sommeil de mon maître. Dès qu'il posait son livre sur le guéridon, j'entrais en action par une plaisanterie avant d'entamer les histoires que Sidi attendait. Inédites de préférence, ce qui n'était pas simple. Même en donnant libre cours à mon imagination, et puisant dans l'incommensurable réservoir de mes lectures, je peinais à me renouveler en permanence. Je m'efforçais donc de simuler l'original avec du bon et vieux réchauffé, rehaussé d'agré-

ments et de délicieuses fioritures. J'opérais avec doigté, avec une finesse telle que je me prenais moi-même au jeu. Et j'y mettais les formes. Pas un mot, pas une expression, pas une intonation qui ne servît la dimension narrative du récit que je corsais par-ci, développais par-là, l'étayant de mille et une facéties. Je ne baissais la voix qu'aux premiers ronflements de Sidi. Un heureux murmure que je recevais avec bonheur, attestant que les rêves de mon maître prenaient en douceur le relais de mes contes. Mais il arrivait parfois à Sidi de s'endormir sans émettre un son, pas l'ombre d'un sifflement, rien, ce qui me mettait dans l'embarras, ne sachant à quel moment baisser le rideau sur mes remuants personnages. J'avais recours à quelques subterfuges pour me tirer d'affaire : je glissais dans ma fable un mot détonnant ; une expression à faire bondir un macchabée de sa bière. Par exemple, je faisais prendre l'ascenseur au calife Hâroun er-Rachîd au temps des Abbassides. Si le roi ne réagissait pas, je me levais discrètement, chaussais mes babouches et quittais sans bruit la chambre. Mais un tel artifice comportait évidemment des risques et pouvait se révéler contre-productif. Le jour où je fis prendre l'hélicoptère au poète Aboû Nouwâs au huitième siècle pour rejoindre son amant dans le désert, Sidi fut secoué d'un éclat de rire qui l'empêcha de dormir la nuit entière. Des esclaffements incontrôlables le secouaient par moments alors que je m'évertuais à rectifier le tir, en charmant du mieux que je pouvais le sommeil de Sidi. Une telle approche était donc à double tranchant. Soit ça passait, et je pouvais gagner peinardement ma maison, soit je payais le prix fort jusqu'au lever du soleil.

Comme la plupart des courtisans, je possède une maison cossue dans un quartier huppé de la capitale, à une dizaine de minutes du palais: un somptueux cadeau de Sa Majesté. Sans vouloir choquer, je tiens à préciser que la demeure en question m'a été offerte équipée d'un mobilier précieux, d'un garage comportant une berline allemande de premier choix, et enfin d'une chambre à coucher qui allait être occupée une semaine après mon installation par une épouse non dénuée de charme, *proposée* par le cabinet royal. Mina était une jeune femme du quartier des Touarga qui me donna trois beaux enfants. Je ne mis pas longtemps à être séduit par cette brunette aux yeux noisette, friande de bonne chère et de poésie. Voilà, l'adoption au palais s'accompagnait d'une offre globale difficilement déclinable. Une telle organisation du cabinet royal obéissait à des considérations sécuritaires, étant donné que nous avions accès quotidiennement aux appartements privés du roi. Mina n'était pas à proprement parler une indic, mais elle avait tout de même occupé un poste de secrétaire au palais. Les courtisans ne pouvaient donc émettre d'objection quant à l'épouse qui leur avait été affectée. Cependant, je n'ai pas le souvenir d'une protestation quelconque émanant de mes camarades. Mieux, certains parmi eux, déjà mariés, n'hésitèrent pas à rempiler en convolant avec la jeunotte que le cabinet leur *imposait*. La parole du roi faisant loi, cette joyeuse injonction fit plus d'un heureux. Cela étant, et en toute sincérité, je n'ai pas été lésé dans cette affaire. J'appartiens à une génération où les

mariages arrangés étaient la règle. Et, quoi que l'on dise, ils fonctionnaient plutôt mieux qu'aujourd'hui. Après l'extraordinaire invention de la photographie, nous n'avions plus de surprises en découvrant la future épouse le soir de la noce. Contrairement à nos parents, nous savions exactement où nous mettions les pieds. En ce temps-là, les couples se rencontraient, apprenaient à se connaître, vivaient, s'aimaient, construisaient, vieillissaient et mouraient ensemble. Je le dis tel que je le pense, n'en déplaise à mes enfants qui me trouvent vieux jeu et rétrograde. Il n'empêche que les unions actuelles ont perdu le feu et la magie d'antan.
Organiser le mariage d'une assemblée de lurons ne fut pas simple pour les fonctionnaires du cabinet royal. Le cas Boudda posa un sérieux problème car, en dépit de recherches poussées, on ne trouva pas de naine dans le quartier des Touarga. La femme qu'on lui attribua le dépassait au bas mot d'un buste d'adulte surmonté d'une tête aux cheveux crépus. S'il accepta volontiers d'épouser une *géante*, celle-ci ne devait certainement pas être heureuse de son lot ; car, en dehors d'une morphologie peu flatteuse, le caractère exécrable du nain et sa légendaire malveillance le rendaient encore plus répugnant.
L'herboriste Moussa fut le moins gâté de l'histoire. S'il eut le privilège de convoler en justes noces avec du sang royal, une arrière-petite-cousine de Sidi, la donzelle en question ne pesait pas moins d'un quintal et de sérieuses poussières. Loin d'être laide, ses traits réguliers dessinaient une bouille plutôt sympathique. Cependant,

parce qu'elle était d'un tempérament joyeux et taquin, on oubliait vite son obésité. Quant à l'aspect glamour, le père Moussa se devait d'aller voir ailleurs. La corpulente princesse n'était nullement portée sur la chose. Sa chair dégoulinant de partout était un attentat manifeste à l'esthétique, excluant toute idée de batifolage...
Celui qui s'en tira à bon compte fut incontestablement Bilal, le voyant. Fort d'une prophétie concernant l'épouse qu'on lui prédestinait, il limita les dégâts en se déclarant publiquement homosexuel. Il accepta les affronts, les railleries de mauvais goût, les qualificatifs dégradants, tout. Il tint bon. Dès qu'on le prenait pour cible, il se réfugiait dans ses cartes à la façon du musi- cien Saher avec ses mélodies. Plus rien n'existait alentour. Le nain Boudda avait beau décocher ses flèches empoisonnées, il ne l'atteignait pas. Ainsi échappa le père Bilal à la femme qu'il avait été seul à avoir aperçue. À en juger par les attaques qu'il dut supporter, il ne devait certainement pas s'agir d'une reine de beauté. Toutefois, dans sa mansuétude, Sidi fit en sorte qu'on détachât au service du voyant un chauffeur digne des grands athlètes grecs.
Saher fut l'unique exception du groupe. Voyant les mariages s'élaborer l'un après l'autre, il craignit qu'on le forçât à pareils arrangements, alors qu'il était éperdument amoureux de Zohra, une belle plante aux yeux noirs, voisine de palier dans la ruelle de son enfance. Un soir de grâce, alors qu'il nous avait offert une chanson d'amour exceptionnelle du grand Mohamed Abdel Wahab, une histoire désespérée qui attendrit le roi, il en profita pour aborder le sujet :

– Voyez-vous, Sire, j'aime une femme d'un amour semblable à celui que décrit le poète dans cette chanson.

– Qui est donc cette élue, dit le roi, pour laquelle un artiste va jusqu'à donner sa vie ?

– Elle s'appelle Zohra, Sire. Elle me fut promise quand j'étais adolescent. Elle m'attend toujours.

Le roi réfléchit un court instant.

Saher enchaîna :

– Et je demande humblement votre bénédiction, Sire. Je voudrais la prendre pour épouse.

Le nain Boudda intervint.

– N'est-ce pas une insulte pour les filles des Touarga ! Les plus séduisantes créatures du royaume originaires d'Afrique sont à nos portes. Notre musicien ne serait-il pas un peu raciste ?

Voyant mon ami balbutier, j'intervins malgré moi.

– Saher n'a rien contre la différence ! Nous sommes fiers dans ce pays de notre diversité. Raciste, Saher ? Une aberration ! La preuve, il a beaucoup d'affection pour toi, Boudda, tout nabot que tu es.

Voyant la situation s'envenimer, le roi trancha en accordant sa bénédiction au mariage du musicien, faisant taire l'infernal trublion. Mieux, Sidi fit signe d'un revers de main au chambellan de prendre en charge l'heureux événement.

Et le toubib, me demanderez-vous ? Étant donné qu'il était installé avec femme et enfants au palais depuis belle lurette, à son grand malheur, on ne lui fit aucune proposition ! Et je crois bien qu'il le regrette !

6

La punition suprême d'un courtisan consiste à se voir ôter sa dignité, autrement dit, à être privé de ce qu'il possède de plus précieux en terme d'humanité ; même si, en théorie, ce bien-là ne fait guère partie des effets qu'on amène avec soi en entrant au palais. On est tenu de déposer au portique ego, amour-propre et autres fiertés, telles de vieilles babouches susceptibles de souiller l'albâtre des patios. Il n'empêche qu'avec la meilleure volonté du monde, les hommes ont grand-peine à renoncer à ce respect de soi.
Ah ! La disgrâce. Voilà un mot que seuls peuvent concevoir pleinement ceux qui ont mangé dans la main d'un tyran. Pas un être à l'entour de Sidi qui ait échappé aux affres de ce poison. Limoger un proche est plus charitable que de le suspendre pour une durée indéterminée, c'est-à-dire une soirée, une semaine, un mois, un an... ou la vie entière ; l'abandonner dans le doute ; laisser l'incertitude lui ronger cœur et entrailles est la pire des sanctions ; une dent gâtée qu'on ne soigne pas, qu'on n'arrache pas non plus, qui vous empêche de dormir et dont le harcèlement incessant vous rend fou. Ni tout à fait dedans, ni définitivement dehors, le malheureux tombé en disgrâce subit un lynchage sournois, d'abord de la part du monarque, auteur direct du châtiment, mais surtout de ses propres confrères, les supposés amis et complices ; infâmes personnages qui, les ongles plantés aux accoudoirs de leurs fauteuils, se réjouissent de ne pas être

la victime qu'ils s'évertuent à crucifier, tandis qu'ils se répandent en invectives et jouent des coudes pour mieux l'écarter du cercle d'or. Gare à celui qui trébuche, il n'y a aucune pitié dans l'entourage du roi ! Le disgracié ressent alors un vide sans nom, une solitude insupportable, une perte d'identité car il ne représente soudain plus rien ni pour lui-même, ni pour personne. Il s'engouffre dans le néant et la chute est longue, interminable ; désorienté, il cherche en vain une main secourable. Appesantie par le mépris et la morgue des hommes sans mémoire, l'attente se prolonge, fait du temps un redoutable ennemi contre lequel il voudrait se battre. Oui mais... de quelle façon ? Avec quelles armes ? Celles qu'il possède sont chargées à blanc, des pétards mouillés toussotant ; une rancœur inutile où le chagrin moite le dispute à la rumination stérile ! Comment lutter contre un regard torve, une allusion assassine, une chuchoterie qui s'interrompt à votre passage ? Que dire, que faire face à la pitié, même sincère, ou à une tape compatissante sur l'épaule quand vous êtes à genoux... Ah ! La disgrâce. Quel vilain mot. Je peux en parler pour en avoir arpenté les recoins obscurs, tout là-bas, au fin fond de l'oubli, dans ce lieu retiré où l'on ne rencontre jamais personne. On y va à tour de rôle, sans épaule amie contre laquelle poser sa tête pour un demi-sanglot, un réconfort discret. Dans cet espace-là, on ne pleure pas, on ne gémit pas, on se contente de flotter dans les abysses de la déréliction, ignorant quand, comment, et dans quel état serions-nous lorsqu'apparaîtrait enfin la délivrance, toute flam-

boyante au beau milieu d'une trouée salvatrice. Mais en attendant, on reste là, courbé, égrenant les heures où le silence succède au silence, où les nuits blanches ne courtisent même plus l'arrogant sommeil qui vous toise avec ses yeux de cristal, des yeux où scintillent, en se reflétant, vos multiples et insondables tourments. Alors on reste là, résigné, impuissant, miné, anéanti, seul. Terriblement seul. Plus tard, je vous dirai ma glissade dans ce purgatoire tant redouté dont la seule évocation me donne encore des frissons, vingt-cinq ans plus tard.

Un jour, un grand ministre dont, par charité, je tairai le nom allait être la proie de l'une des colères noires de Sidi. Une histoire qui fit sensation dans les couloirs du palais. Du sans-grade au général de brigade, de l'insignifiant cerbère au chambellan, du vulgaire esclave des Touarga au vieux briscard du sérail, tous se gargarisaient avec cette succulente mésaventure. Le ministre en question, et je peux en parler pour avoir été témoin aux premières loges de l'affaire, s'était attiré les foudres du roi un jour où celui-ci était d'humeur exécrable. Cet imbécile n'avait consulté personne avant de soumettre son dossier boiteux à Sa Majesté. S'il avait prêté attention à l'index retroussé du caïd Moha, pourtant bien visible à l'entrée du salon, une redoutable queue de scorpion prête à darder le premier venu, il aurait sans doute sauvé son volumineux postérieur. De même que se fourvoient certains vétérans, convaincus que leur habileté, leur hauteur d'esprit et leur expérience les mettent à l'abri des châtiments, notre homme se pensait

intouchable, persuadé que le talent constituait la substance et le carburant indispensables à la bonne marche du royaume. Grave erreur en terre de pouvoir absolu ! L'intérêt général pèse si peu devant l'humeur contrariée du roi ; les effets d'une simple insomnie peuvent conduire à la paralysie du pays pendant des mois, et nul ne trouve rien à y redire. Un axiome connu de tous par ici : personne n'est irremplaçable dans la cour d'un souverain. Mieux, dès qu'un élément téméraire se prend à rêver de grandeur, se croyant pilier de l'édifice, il s'engloutit séance tenante dans une vase qu'il ne soupçonnait pas, aspiré par les tentacules d'une pieuvre invisible. Garder la tête hors des épaules comporte certains risques dans l'entourage du monarque. Une flexibilité à ce niveau, à la façon des cous de tortues, peut se révéler salutaire. En cette belle soirée de printemps, notre ami le ministre allait faire la douloureuse expérience d'un royal courroux.

Nous étions en train de déjeuner quand l'effronté entra dans la grande salle, avançant d'un pas ferme comme pour annoncer un tremblement de terre dans le nord du pays, un raz de marée dans les environs de la capitale ou une guerre imminente avec notre voisin de l'est. Un silence accompagna son allure grave tandis qu'il s'approchait de Sidi. Se penchant sur son épaule, il lui murmura quelque chose à l'oreille et déposa sur la tablette près du téléphone un dossier bleu. Son audace et l'assurance de son attitude témoignaient qu'une affaire d'État se jouait devant nos yeux, qu'il n'y avait pas une minute à

perdre avant de prendre les décisions qui s'imposaient. Nous fixâmes Sidi, pensant qu'il allait sauter de son siège, convoquer ses ministres et gagner au plus vite son bureau afin de piloter les opérations. Au lieu de cela, il réfléchit en fixant le plafond. Je connaissais bien cet air-là, ce visage sans expression où les pupilles de Sidi se figent dans un silence singulier, où le monde s'arrête de tourner, où les courtisans retiennent leur souffle; je connaissais ce calme trompeur, cette drôle de quiétude qui précède les orages violents. Se tournant vers les gardes, le roi lâcha d'une voix qui aurait pu être douce si le fiel n'en avait suinté : « Éloignez cet animal de ma vue ! Je ne veux plus le voir ! »

Il y avait des codes entre le roi et sa garde rapprochée. Selon le ton de sa voix et la sévérité de son regard, les officiers avaient deux options : soit s'emparer du malheureux en le tirant par la capuche de sa djellaba, le traînant courbé à travers couloirs et jardins jusqu'aux portes du palais, puis le projeter violemment sur l'asphalte pour une humiliation suprême ; soit l'escorter de façon plus ou moins civilisée mais non moins vexante vers la sortie, l'encadrant de près de leurs étonnantes carrures. Connaissant les coutumes du palais, le ministre devança la musique...

Ainsi débuta cette surprenante histoire qui, de mémoire de courtisan, ne ressemblait à aucune autre recensée dans les annales du palais. Précédant les cerbères qui venaient à sa rencontre, un peu hésitants et confus car il s'agissait tout de même d'une grosse pointure dans l'appa-

reil d'État, le ministre quitta la salle, se dirigea vers les écuries royales, suivi par une armada de gardes. Bien qu'ayant ordre de le congédier, ceux-ci eurent du mal à rudoyer l'un des plus proches collaborateurs de Sidi. Un tumulte inhabituel auquel le palefrenier en chef ne comprenait goutte. Croyant à une visite imprévue du roi, il s'empressa d'ouvrir grand le portail en sifflant pour rameuter d'urgence son personnel. Le ministre entra, se dirigea vers un box inoccupé en raison du ménage qu'on s'apprêtait à y abattre, y pénétra et s'assit à même le sol en s'adossant à une meule de foin. Ahuris, les gardes le virent souiller sa blanche djellaba. Il s'écria soudain à l'endroit du vieux palefrenier: «Sidi a jugé que j'étais un animal, soit, ma place est donc parmi les animaux. Je vivrai, mangerai et dormirai avec les bêtes, je ne quitterai cet endroit, moi l'animal, que sur ordre de mon maître ! »
Interdits, les hommes échangèrent des regards désespérés, ne sachant de quelle manière gérer cette situation inédite. Visiblement, le ministre n'avait plus toute sa tête. Plusieurs dignitaires se pointèrent en renfort, mais ils ne purent que constater la déficience mentale de *l'animal*. Ils essayèrent tout de même de raisonner leur ami qui ne voulut rien entendre. Pire, sa crise de folie devint incontrôlable. Il ramassa du crottin de cheval et s'en badigeonna le crâne, répétant à voix haute: «Les animaux vivent avec les animaux, sentent comme les animaux, et c'est bien normal ! Sidi a dit que j'étais un animal, ma place est donc parmi les animaux, Sidi ne se trompe jamais sur la nature des êtres, je peux en

témoigner pour l'avoir dignement servi la moitié de ma vie...»
Les gardes firent une tentative molle de le déloger mais le grand mufti qui passait par hasard par là s'y opposa, suggérant de convoquer le Dr Mourra, ce qui fut fait sur-le-champ. Le toubib ne tarda pas à apparaître avec sa mallette noire, sa bedaine épanouie et sa bonhomie. Il s'employa avant tout à disperser le personnel curieux attroupé à l'entrée des écuries. Il réclama au palefrenier une bouteille d'eau fraîche et rejoignit le patient dans son box. Il le salua, s'accroupit à ses côtés et entama une conversation comme dans un salon ordinaire. Au bout d'un moment, il parvint par miracle à faire avaler au ministre un calmant ; une dose de cheval pour ainsi dire. Après quoi il quitta l'écurie le plus naturellement du monde.
L'un des officiers finit par prendre la décision d'en référer au roi qui trouva l'histoire hilarante. Il s'en amusa avec ses compagnons qui se déchaînèrent... déblatérant des boutades aussi grossières qu'assassines. Le nain parla d'une possible liaison du ministre avec l'étalon de Sidi, rappelant cette histoire ayant récemment défrayé la chronique : celle du jeune homme retrouvé mort près de son cheval, étouffé par les semences de celui-ci... une décharge foudroyante qui inonda l'estomac et les poumons du malheureux... un brave paysan qui n'eut pas la force de résister à l'organe majestueux de la bête. « Les histoires d'amour finissent toujours mal », renchérit Moussa, l'herboriste.
Bilal, qui consultait en permanence ses cartes,

apporta une nuance non dénuée d'intérêt. Il se souvint qu'un jour, lors d'une saillie, alors qu'un pur-sang arabe venait de monter la jument brune, le ministre lui fit part du côté éminemment érotique de l'accouplement des chevaux. Il se souvint aussi que les yeux de ce dernier luisaient d'une façon particulière. Il ajouta que de tels propos commentant une opération aussi glorieuse en terme d'esthétique amoureuse, avaient produit sur lui-même des frissons singuliers. Bilal opta donc pour une possible aventure entre le ministre et la jument brune, dont la croupe rebondie dégageait en effet une certaine sensualité. D'ailleurs, les cartes ne contredisaient nullement cet état de fait. Plus Sidi riait, plus les bouffons développaient leurs délires, les absurdités atteignant leur comble. Par moments, on se tournait de mon côté car on attendait bien entendu quelques plaisanteries caustiques de ma part, une manière de sceller définitivement le sort tragicomique du ministre. Je n'en fis rien. Je n'ai jamais su rire des hommes quand ils sont à terre.

Dans son effroyable cynisme, Sidi donna l'ordre de laisser le ministre passer la nuit dans les écuries. Il demanda toutefois qu'on lui apportât un plateau repas et une couverture.

En parlant de dignité, voilà jusqu'où pouvaient tomber certains de mes confrères pour sauver leur *place au soleil*. Durant toutes ces années passées auprès de Sidi, rien ne me surprend désormais dans le degré d'avilissement et de déshonneur humain.

7

Quoi de plus naturel pour un devin que de naître à la gloire au travers d'un rêve ? Pour accéder au palais (en vérité contraint et forcé), Bilal avait emprunté un chemin onirique tortueux : un cauchemar dans lequel, tenant le prince héritier dans ses bras, Sidi s'était vu rouler du sommet d'une montagne rocailleuse jusqu'à une vallée de sable mouvant. Une épouvantable scène d'horreur où il soulevait son enfant en pleurs, tentant désespérément de le sauver, tandis qu'il s'enfonçait dans la vase, impuissant. Ce mauvais rêve avait semé un grand désarroi dans l'esprit de Sidi. Dès qu'il fermait les yeux, il voyait son trône en équilibre précaire, perché sur des échasses hautes et vacillantes, sur le point de sombrer. Il se réveillait alors en sursaut, le visage en sueur et le cœur en branle. L'angoisse de la chute lui causait de méchantes insomnies et exacerbait son humeur déjà tatillonne. Les nombreuses explications fournies par son entourage se contredisaient, et par conséquent s'annulaient les unes les autres. On vit défiler dans l'antichambre plusieurs maîtres spirituels, des voyants chevronnés et même certains charlatans notoires. Si d'aucuns y voyaient la reconquête du désert comme cadeau au prince pour asseoir son règne futur, d'autres interprétèrent ces visions comme une fusion du roi avec la terre de ses glorieux ancêtres... Et ce n'était pas les seules caresses allant dans le sens du poil que Sidi rejetait en bloc ; aucune d'elles n'avait réussi à le convaincre.

Quand les portes se refermaient alentour et que, désespérés, nous commencions à baisser les armes, il nous restait encore un dernier recours : la reine mère, qui avait le don de démêler les situations inextricables. Ayant nous autres peu de chances de la croiser dans les couloirs du palais, le caïd Moha se chargeait d'approcher la grande dame, pour laquelle nous vouions une admiration sans faille. Nous aimions la voir en caftan de soie pendant les fêtes lorsqu'elle venait présenter ses vœux à Sa Majesté. Je trouvais si touchant le spectacle de Sidi courbé, presque à genoux, baisant dessus dessous la main de sa maman. Il disait souvent : « Le paradis se trouve caché sous les pieds des mères, embrassez-les chaque matin, vous aurez une chance d'y accéder... »
Bien que la reine ne soit pas ma génitrice (et je le regrette), j'avoue avoir trouvé un jour le paradis sous ses pieds. Vrai de vrai. C'était il y a longtemps, à la veille de l'Aïd el-Kébir. Une fête qu'en réalité je ne portais pas dans mon cœur, laborieuse autant que sanglante ; et surtout coûteuse car ma tribu au complet remontait du Sud et venait camper devant ma porte, attendant *du richissime compagnon du roi* l'aumône d'un malheureux mouton à sacrifier. Et cette année-là, je n'avais pas le moindre sou pour m'acquitter du troupeau qu'on me réclamait. Je me rongeais les sangs la nuit durant, ne sachant par quel bout aborder le problème. Des familles entières accroupies le long du mur de mon jardin attendaient tel un dû les bêtes auxquelles je les avais habituées. Me dérober revenait à leur voler leur fête, mais aussi à me discréditer à leurs yeux,

moi l'un des leurs à avoir eu la grâce d'échapper à la pesanteur et de voguer là-haut dans le firmament. Impossible donc. D'un autre côté, mon orgueil m'interdisait formellement de demander à Sidi une avance. J'étais à la fois angoissé et confiant, convaincu que les hommes de ma condition, nés sous une bonne étoile, étaient souvent sauvés in extremis par des êtres tombant du ciel. La délivrance me fut apportée par la reine mère en personne. En effet, cette brave dame me tira d'affaire dès le lendemain. En arrivant au palais, je la vis dans un coin du jardin, arrosant des carrés de fleurs aux couleurs chatoyantes et aux formes curieuses et sensuelles. Un tel tableau convoqua incontinent Ben Brahim qui, par ma bouche, déclama un poème à la gloire de *la rose qui arrosait une autre rose...* il lui donna du *murmure de la brise*, des *perles de rosée* et autres onctuosités matinales.

La reine sourit et me dit :

- Tu me prends au dépourvu, Mohamed, je n'ai rien à te donner en retour.

- Une reine a toujours quelque chose à offrir à son serviteur, Lalla.

- Que veux-tu donc , mon châle ?

- L'une de vos belles babouches brodées, Lalla.

- Pourquoi une seule ? dit-elle en s'amusant à les ôter. Prends les deux.

- Une seule me suffit, Lalla. En avoir deux pourrait tenter mon épouse de les porter. Or, on ne souille pas un sanctuaire visité par des anges.

La reine sourit, perplexe. Un garde lui rapporta sur-le-champ une autre paire de babouches. Ce soir-là dans l'antichambre, j'expliquai aux courtisans l'impasse dans laquelle je me trouvais: ma pénible situation financière et l'armada de culs-terreux qui assiégeait ma demeure. Je leur demandai leur soutien car j'allais mettre aux enchères une babouche de la reine mère en présence de Sidi. Trouvant l'idée plaisante et originale, ils promirent de jouer le jeu jusqu'au bout. Le nain Boudda ne fut pas mis dans la confidence car il était capable de vendre la mèche et de nous casser les effets de la joyeuse mise en scène. Ainsi, peu avant le dîner, je sortis de ma capuche l'objet rare que je déposai sur une table. « Messieurs, lançai-je à la manière des camelots, jamais je ne me serais séparé d'un tel trésor si l'indigence de ma tribu à la veille de l'Aïd ne m'avait acculé à le faire. C'est la mort dans l'âme que j'ai décidé de vendre au plus offrant un cadeau précieux dont m'a gratifié Lalla Oum Sidi: une babouche brodée en fil d'or, frappée de ses prestigieuses initiales. »
Un enthousiasme vaguement mitigé emplit la salle quand j'annonçai la mise à prix. Celle-ci était si élevée que, sentant l'arnaque, le roi qui nous suivait de loin se replongea illico dans son livre. Je rappelai aux courtisans la devise de mon maître en l'adaptant au contexte : « Si le paradis se trouve sous les pieds des mères, il l'est davantage sous leurs babouches ! Et les broderies de celle-ci vous en donnent un avant-goût! » Le roi sourit mais ne bougea pas le petit doigt.
Quand démarra la vente, le nain Boudda quit-

ta la salle, tandis que le musicien Saher et le Dr Mourra s'employèrent à enchérir avec ferveur. Un général se mit de la partie, chauffant des convives de passage qui y participèrent à leur tour. Je me découvris la verve d'un commissaire-priseur, dénonçant la pingrerie de l'un, flattant la bourse de l'autre, excitant du mieux que je pouvais l'esprit de possession et de conquête des hommes qui enchérissaient de façon déraisonnable. Retranché sur son tapis de prière, le grand mufti y alla soudain d'une folle enchère, cinquante mille dirhams, sonnants et trébuchants. Une somme faramineuse provoquant la stupeur dans l'assemblée, heureusement interrompue par un éclat de rire de Sidi qui, d'un geste désabusé, prit la décision de payer. On ne sut quelle mouche avait piqué le grand mufti, d'ordinaire si calme et mesuré. Il s'était vu pousser des ailes en jetant un prix à la limite de l'absurde. Mais son intervention avait eu le mérite d'amener le roi à couvrir l'enchère. En récupérant la babouche, Sidi se tourna de mon côté : « Je connais tes ruses, Mohamed ! Ne crois surtout pas que tu m'aies roulé. Ceci est un cadeau que je fais à ta pouilleuse tribu ; souhaite-lui bonne fête de ma part ! » Je m'inclinai humblement, tout heureux que *la rose qui arrosait une autre rose* m'ait rapporté une fortune. De quoi faire de votre serviteur un éleveur de bestiaux.
Mais revenons à Bilal et à son accession à la cour du roi. Lorsque les courtisans, par l'entremise du caïd Moha, furent finalement reçus par la reine, celle-ci les orienta immédiatement vers Tamou, une dame de son sérail, sorcière de son

état, spécialiste dans le langage codé de l'âme. De l'avis général, cette créature aux yeux effrayants détenait des anges déchus, ses complices, la clé des songes les plus extravagants. Mais dès qu'elle sut que le rêve en question était celui du roi, Tamou ne voulut prendre aucun risque. Elle nous recommanda de consulter son propre maître: un certain Bilal, vivant en ascète dans une grotte reculée près d'un patelin perché sur le Haut Atlas. Un sage soufi, connu pour déchiffrer les symboles prémonitoires et les signes occultes en tous genres... un maître incontesté que les hommes de son village avaient érigé en marabout, élevant de son vivant une koubba qui allait accueillir plus tard sa dépouille.

La reine mère prit l'affaire au sérieux et dépêcha des gardes pour ramener au plus vite le devin. Après plusieurs jours de marche à travers les sentiers escarpés et sinueux de la montagne, ils finirent par trouver le hameau en question. Puis, quelques encablures plus haut, ils atteignirent la grotte devant laquelle un herboriste brûlait des plantes en balbutiant des prières. Moussa, le serviteur dévoué du devin Bilal, les conduisit à son patron qui tirait des cartes, entouré d'une dizaine de bougies de tailles différentes.

– Je vous attendais, messieurs.

– Sur ordre de la reine...

– Mon ballot et celui de mon second sont faits. Nous sommes prêts à vous suivre, messieurs. Les gardes se regardèrent, effrayés.

Ainsi, les deux hommes se retrouvèrent quelques jours plus tard dans l'antichambre, attendant d'être reçus par le roi.

Le devin Bilal sortit ses cartes et fit ce jour-là ce qu'il ferait les trente années qui allaient suivre. Tout comme l'herboriste Moussa qui s'évertua à nous empester avec son encensoir durant la même période. Je me souviens comme si c'était hier de ce jour où Bilal fut reçu pour la première fois dans le bureau de Sidi. L'entrevue supposée durer un quart d'heure s'éternisa la matinée entière. Devin et monarque y restèrent enfermés comme de vieux amis sans que rien filtrât de leur conversation. Jamais on ne sut ce qui s'était passé entre les deux hommes. Unique certitude : Sidi retrouva dès le lendemain son entrain et sa bonne humeur et Bilal ne quitta plus le palais depuis lors. Il avait posé une seule condition à son engagement : ne pas être séparé de l'herboriste ; ce que Sidi accepta avec joie.

8

Mon père disait: «Dans le ciel flotte une météorite censée fondre sur le crâne du premier terrien qui se dénigrerait en public.» Non pour rire, comme il arrive parfois, ni de façon faussement modeste. Mon père affirme que la roche en question n'est jamais tombée sur personne, elle reste suspendue dans l'atmosphère depuis la nuit des temps, voguant à la recherche de cet être rare. Ceci explique que l'exercice de l'autobiographie ne peut couvrir qu'une parcelle de la vérité. La plus flatteuse somme toute. Autrement, je serais déjà mort, écrasé par la redoutable et patiente météorite.
Que de circonvolutions dans mon récit pour éviter d'évoquer une blessure que je traîne depuis si longtemps: celle de mon fils aîné qui eut la brillante idée de renverser en une seule matinée l'ouvrage d'une vie. Un tel damné ne pouvait finir que dans l'obscurité d'une geôle du Sud, la plus éloignée possible de la communauté des hommes; tout là-bas dans le désert, au fond d'un trou creusé au milieu de nulle part, un mouroir à la mesure de son égarement, hanté par des fantômes de son espèce. Cette tragédie me fit passer aux yeux de tous pour le fossoyeur de ma propre progéniture. J'étais devenu un monstre, un moins-que-rien, un vendu. On me fit tant de procès iniques, on me jugea et on me condamna d'avance. De quelle façon raconter mon histoire en occultant celle de mon fils, la chair de ma chair qui faillit m'emporter dans sa chute?

Comment décrire mes retours à la maison où m'attendait une femme en deuil perpétuel, une mère amputée de son premier amour : l'aîné de ses enfants ? Tant qu'Abel était écroué dans une prison régulière, ça allait. Nos rapports tendus restaient néanmoins courtois et respectueux. Elle ne manquait pas un jeudi, jour des visites, pour lui porter un panier de victuailles, du linge propre et des cigarettes brunes. Bien que malheureuse, elle revenait le soir sereine, le cœur apaisé. Il lui arrivait même de plaisanter, disant que la prison lui permettait de voir son fils davantage que lorsqu'il était libre ! Pas comme elle aurait voulu, bien entendu, parce qu'elle ne pouvait pas le serrer dans ses bras, mais tout de même. Elle était rassurée de le savoir en bonne santé, de lui parler malgré le brouhaha du vaste parloir composé de deux murs de grillage encombrés, d'un côté par les familles, de l'autre par les détenus, et entre lesquels un maton fait des va-et-vient continus, l'oreille aux aguets. Puis un jour, tout s'est arrêté. Abel s'était purement et simplement volatilisé, et nul n'était en mesure de lui apporter la moindre explication. Sans les deux adolescents qui l'attendaient à la maison, Mina aurait sans doute perdu la raison. Pour autant, elle n'arrêta pas ses visites à la prison centrale. Elle s'y rendait tous les jeudis à dix heures tapantes, avec son panier de victuailles, du linge propre et des cigarettes brunes. Pour les fêtes, elle égayait le tout d'une boîte de gâteaux bien garnie. Les matons avaient beau la chasser, elle revenait quand même. Elle s'asseyait sur un banc devant l'immense portail en fer clouté et

restait là la matinée entière. Qu'attendait-elle ? Je ne saurais le dire ; peut-être un pigeon voyageur qui viendrait se poser sur ses genoux et lui donner des nouvelles de son enfant. Les mendiants s'agglutinaient autour d'elle, sachant qu'elle finirait tôt ou tard par leur distribuer à parts égales les victuailles, le linge propre et les cigarettes brunes. Une bonne année s'écoula avant qu'elle ne renonce enfin à ces visites aussi vaines que douloureuses. Elle ne supportait plus la rengaine des matons : « Sur ordre du roi, les mutins ont été transférés dans une caserne militaire... » « Non, madame, le lieu est tenu secret. » Et c'était là tout mon drame. Cet *ordre du roi* impliquait bien entendu son entourage; c'est-à-dire mes compagnons et moi-même. Nous étions forcément dans la confidence. Ce fut à cette période que se disloqua notre nid. Un soir, peu avant de dormir, alors que nous étions étendus sur le lit, Mina se pencha sur mon épaule et me glissa à l'oreille: «Mais quand donc vas-tu te décider à me rendre mon fils ? » Je restai interdit, impuissant, me contentant de la regarder sans pouvoir émettre un son. Je reçus sa requête comme ces claques traîtresses, qu'enfant, mon père m'administrait pour des fautes que je n'avais pas commises. Que pouvais-je lui répondre ? Tout argument aurait sonné faux tant son accusation était sans appel ! Elle se leva, quitta la pièce et ce fut le dernier jour qu'elle partagea ma couche. Mina n'était pas femme à se répandre dans les rues, hurlant la disparition de son enfant en se griffant le visage. Tout comme elle ne s'ouvrait pas à ses amies qui venaient prendre le thé

l'après-midi à la maison. Les bonnes la surprenaient parfois, entre deux soupirs, soliloquant dans la cuisine : «Le petit me manque», ou bien: «Avec ce froid, il doit grelotter là où il est», ou encore :
«Il adore ceci ou cela...» Durant la vingtaine d'années qui allait suivre, Mina continua à croire au miracle, persuadée que son gaillard disparu allait réapparaître un beau matin. Il frapperait de nouveau à la porte, tambourinant comme sur un tam-tam. Autrefois, dès qu'elle entendait ces coups familiers, elle sursautait, s'arrangeait les cheveux et quittait à la hâte sa cuisine pour lui ouvrir la porte. Elle ne sautait pas vite à son cou ainsi que l'aurait fait n'importe quelle maman, elle prenait le temps d'admirer le monument qui emplissait l'embrasure; une œuvre majeure, la sienne, inépuisable source de fierté, une poignée de boue dont elle avait su faire une statue de marbre vivante, aimante, lumineuse, se dressant majestueusement devant elle. Elle contemplait avec ses yeux d'artiste son officier bâti en force, d'une rare élégance, beau comme un dieu, plastronnant dans sa tenue militaire. Mais Abel ne résistait pas à la tentation de soulever et de serrer très fort sa mère dans ses bras. Il était si costaud et elle toute menue ! Ils demeuraient un moment accrochés l'un à l'autre comme deux amants longtemps séparés, sans se parler, respirant à peine. Puis, il la déposait en douceur, se courbait et lui baisait la main des deux côtés. Une tendre habitude qui durait depuis l'enfance. Elle lui laissait volontiers sa main qu'il ne lâchait pas. Ensemble, ils s'en allaient au salon. Abel sa-

vait qu'il n'échapperait pas au rituel interrogatoire concernant sa vie loin de la maison. Mina voulait tout savoir sur la caserne, sur ses voyages au Sahara où les risques de guerre étaient omniprésents, sur le prochain défilé militaire où elle ne manquerait pas d'inviter ses copines pour venir applaudir son héros.
En réalité, une seule curiosité la démangeait : qu'en était-il de sa vie sentimentale ? Elle orientait la discussion vers ce sujet comme par inadvertance. La voyant venir avec ses gros sabots, Abel souriait : aurait-il des vues sur une jeune fille quelque part ? Était-il amoureux ? Il pouvait se confier à elle. Elle garderait le secret. Une vraie tombe, mais il fallait tout lui raconter, n'oublier aucun détail. Elle s'appelle comment, dis ? À quoi ressemble-t-elle ? De quelle région est-elle ? Comme il ne répondait pas ou alors vaguement, elle enchaînait sur un ton rébarbatif, suite logique de son obsession : vingt-cinq ans, mon Dieu ! À son âge, elle avait déjà trois enfants à élever. Il faudrait à tout prix songer à prendre femme. S'il le lui permettait, elle s'en occuperait avec joie. Des filles de bonnes familles étaient légion dans le quartier, plus jolies les unes que les autres, elles se disputeraient toutes un si bon parti. Abel n'avait qu'à lever le petit doigt et l'affaire était pliée. Et puis, poursuivait-elle chagrine, il n'avait pas le droit de priver sa vieille mère de petits-enfants. Elle n'était plus toute jeune et ne voudrait en aucun cas quitter ce bas monde orpheline de sa descendance. D'ailleurs, quel meilleur cadeau pouvait-il offrir à sa mère qu'une douce et charmante belle-fille pour lui

tenir compagnie, pour l'épauler... Les militaires sont toujours en vadrouille, mère et bru constitueraient une équipe solide, gagnante sur tous les tableaux...

Les jours de permission se comptaient sur les doigts d'une main. Mina n'en perdait pas une miette. Elle s'attelait à la besogne, mitonnant pour son fils chéri ses petits plats préférés : tagine de cardons aux olives amères et citrons confits, pigeons farcis enrobés de galettes à pâte fine, couscous d'orge aux sept légumes... chaque jour un mets différent, une saveur délicate qu'elle apprêtait avec amour. Elle ne laissait personne cuisiner à sa place. Excitées par la présence du jeune officier, les bonnes arpentaient le patio de long en large. Si l'une passait la serpillière en remuant allègrement la croupe, l'autre trouvait les orangers assoiffés et s'empressait d'arroser le bac situé face au grand salon. Elles se jetaient des regards complices et rieurs. Parfois, elles piquaient un fard en apercevant Abel torse nu, une cigarette au coin des lèvres et un livre à la main. Toutes deux étaient bien entendu amoureuses de lui. Elles ne devaient sans doute pas être les seules ! Consciente de leur manège, Mina faisait mine de ne rien voir. Elle en souriait secrètement, pensant qu'à leur âge, elle avait dû sans doute bouillonner de la même façon. Il lui arrivait de charger l'une d'elles de lui porter son café au salon. D'ordinaire si paresseuses, les filles se disputaient pour aller servir l'Apollon. Durant les courts séjours d'Abel, les cuisines tournaient à plein régime pour la confection des gâteaux qu'il allait emporter à la caserne;

une multitude de boîtes en plastique bondées de cornes de gazelle, de briques au miel fourrées aux amandes, de gâteaux secs et autres biscuits bien utiles pour les petits déjeuners...
Aujourd'hui, je peux m'exprimer en liberté, sans obligation de réserve. Demain ou après-demain Sidi rendra l'âme et je retournerai vivre auprès des miens. Auprès de toi, Mina. Et si tu m'accordais la faveur de m'écouter un instant sans m'interrompre, sans a priori, sans jugement prématuré ! Je voudrais soulager mon cœur, non pas pour épancher quelque amertume dans le tien, mais simplement pour essayer de donner un sens à notre histoire. Je suis un homme de foi, tu le sais bien. Je jure par le Très Haut que je n'ai jamais su si Abel était vivant ou mort. Ni dans quelle geôle il croupissait. Les accusations injustes, le mépris, la haine émanant de vous tous m'ont anéanti. La pression que je subissais en permanence m'a fait beaucoup souffrir. Je ne me suis jamais plaint car quelle que fût l'intensité de ma douleur, il aurait été indécent de la comparer à la tienne. J'avais conscience que ma position en haut de la pyramide me mettait d'emblée dans le secret des dieux, mais comment se fait-il qu'aucun de vous n'ait pensé un instant que dans ma position, celle d'un père dont le fils a attenté à la vie du roi, je n'avais aucune marge de manœuvre ? Comment t'expliquer, ô mon amour, que mes déclarations officielles n'avaient d'autres objectifs que de sauver le reste de la tribu? Avais-je d'autres choix que de renier mon sang ? Le renier publiquement, haut et fort. Rompre tout lien qui me reliait à l'assassin qui s'en prit à la

vie de mon maître. Ah! Mina, je te demande pardon. Pardon de t'avoir aimée à ma façon, bruyante, maladroite, épuisante. Pardon d'avoir reproduit dans notre demeure un palais en miniature où, par mimétisme, j'ai joué au roitelet entouré d'une cour de flagorneurs, de minables songe-creux et de pique-assiettes. Des hommes sans intérêt dont l'insignifiante légèreté m'a pourtant aidé à vieillir. Pardon d'avoir banni le nom de mon fils sous mon propre toit, d'avoir interdit toute allusion à sa turbulente et chaotique destinée. Crois-tu que je ne remarquais rien? Que le tumulte de ma vie seigneuriale réduisait mon discernement ? Que je ne percevais pas la douleur qui ravageait ton visage d'ange ? Ô Mina, je voyais bien tes grands yeux sombrer dans leurs orbites comme dans un puits de chagrin. Je voyais des rides se creuser sur ta figure telles des ratures dans un livre que je n'ai pas voulu écrire. Je n'avais guère d'armes à opposer à ce mal qui te grignotait de partout. L'absent était plus présent que nous tous réunis dans ton cœur. Avant chaque repas, tu lui mettais une part de côté, des fois qu'il débarquerait à l'improviste et réclamerait sa nourriture, comme au temps jadis où il revenait affamé de sa caserne. Ce temps où tu t'asseyais face à lui pour le regarder engloutir en quelques minutes le plat que tu avais mis des heures à préparer. Cette *part de l'absent*, comme tu disais, prenait des proportions déraisonnables quand la nostalgie te prenait, quand le vide laissé par ton fils devenait insupportable. Les domestiques s'en régalaient quotidiennement car nul ne venait jamais récla-

mer cette nourriture. Pardon de m'être drapé dans l'orgueil de ma fonction, de m'être laissé prendre dans ce jeu de rôle que l'on croit éternel et qui, finalement, n'est rien d'autre qu'un jeu où les hommes redeviennent des enfants. Avec leurs disputes puériles ; jalousie, caprices, volatilité, excès en tout genre... Des hommes qui ont tout des enfants, tout, hormis l'innocence.
Non, je ne voulais pas évoquer cette histoire. À quoi bon rouvrir une plaie que j'ai mis des années à panser, attiser un feu couvant sous des braises mourantes, remuer dans les bas-fonds de la mémoire le tartre des rancœurs que le temps a décanté, agiter les souvenirs troubles, le magma des vieilles incompréhensions...? À quoi bon, à notre âge, revenir sur l'irréparable comme si nous n'avions pas suffisamment souffert? Et pourtant, je savais qu'il m'aurait été difficile d'éluder ce pénible épisode de notre vie. Qu'un jour ou l'autre, on me demanderait des comptes pour un acte dont je ne suis pas responsable. Lâche, dis-tu? Peut-être. J'aurais pu choisir de claquer la porte – d'autres que moi l'ont fait –, redescendre sur terre et réapprendre à marcher avec le commun des mortels. Renoncer à la gloire, aux courbettes des petites gens, aux magnificences des cérémonies royales, à l'orgueil étourdissant d'une vie parmi les étoiles, entouré de bijoux, de pierreries, d'élégance, un monde où la laideur physique n'existe pas. J'aurais pu revenir à Marrakech, enseigner dans une école quelconque en médina et vivre heureux avec toi. Peut-être. Mais il aurait fallu qu'on m'empêchât le premier jour de goûter à la grande vie, aux

fastes du pouvoir. Mon père disait: les pauvres ne se doutent pas qu'un tel monde puisse exister, leur imagination s'arrête forcément au tout premier niveau de l'orgie. Autrement, ils se révolteraient.

Mais jusqu'à quand, mon amour, vas-tu m'accuser d'avoir volé ton fils ? D'accord, il était jeune officier. D'accord, il a obéi aux ordres de ses supérieurs, d'accord il n'était pas censé savoir que les généraux allaient attenter à la vie du roi, mais il n'ignorait pas que son propre père se trouvait parmi les convives, tandis que les cadets déchaînés tiraient dans tous les sens en plein cœur du palais. Je ne voudrais pas m'étendre sur cette histoire car elle me torture encore aujourd'hui.

9

On dit que les anges accordent aux grands malades un répit peu avant la rechute définitive ; un miracle en sursis au bord du gouffre. On dit que l'espoir sort ses griffes et s'accroche comme il peut à cette illusoire embellie. Moi, je n'en crois rien. La résurrection de Sidi est la conséquence directe de nos ferventes prières. Cela fait des mois que nous implorons Dieu d'épargner le maître, de soulager ses souffrances. Finalement, nous avons été entendus, voilà tout.
Le chambellan Brek me dépêcha un émissaire de bonne heure, m'annonçant une nouvelle des plus surprenantes: « Sidi se prépare pour aller jouer au golf. Il réclame ta présence. » La rémission du mal est une chose, faire du sport lorsqu'on tient à peine debout en est une autre ! Si M. Brek avait un soupçon d'humour, j'aurais cru à une plaisanterie de mauvais goût, mais j'avais affaire à l'être le plus austère du royaume. Je le dis tel que je le pense. Et il n'y a pas meilleure illustration que son propre visage ; une myriade de rides profondes y dessinait une grimace permanente, comme s'il venait d'avaler un breuvage d'une extrême amertume. L'herboriste, pourtant pas méchant pour un sou, qualifiait cette face de brouillon qu'on aurait oublié de mettre au net, ajoutant qu'avec le nain Boudda, M. Brek appartenait à la communauté, assez étendue au demeurant, des lamentables loupés de la création céleste. Dans l'antichambre, je m'amusais à observer de près la complexité de

cette œuvre inachevée où des ravines s'entrelaçant à l'infini formaient un labyrinthe dont l'issue n'existait pas, un chemin ouvert et fermé à la fois qui fascinait tant Bilal. Le devin devait sans doute y décrypter l'Histoire de l'humanité, avec ses guerres, ses raz-de-marée, ses épidémies, ses génocides... Partant de son large front, les rides du chambellan s'accentuaient entre ses sourcils, lui prêtant l'air d'un lion solitaire amaigri ; elles contournaient ses yeux et se dispersaient en pattes-d'oie pour retomber sur ses pommettes fripées telles des figues sèches ; elles sillonnaient ensuite le sentier des pleurs, coulaient vers les commissures des lèvres qu'elles tiraient vers le bas, et finissaient par mourir au creux d'un menton fendu des plus ingrats.

Le tout formant une sorte de chiffon froissé où la déprime semblait avoir établi à jamais son territoire. Je me demande comment Sidi avait pu garder à son service un individu aussi renfrogné. D'aucuns affirment qu'étant d'une superstition maladive, la dynastie régnante avait coutume de s'entourer de ce genre de verrues comme rempart contre le mauvais œil ! Le malheur, disait-on, ne saurait investir une demeure où sévirait une telle calamité. Enfin, pour être honnête, cet homme n'était pas laid à proprement parler, ses traits ornant un visage ovale étaient plutôt ordinaires, mais il dégageait une sorte de fluide aigre, bilieux, profondément repoussant. Pour ma part, le croiser le matin était le signe que ma journée allait mal se passer. Parfois, je le taquinais en privé, loin des courtisans qui se

déchaînaient sur lui dès que s'en présentait l'occasion. Je profitais des moments où nous nous retrouvions seuls avec le roi pour l'asticoter.
En effet, ce matin-là, Sidi était apparu dans le vestibule en tenue de golf, talonné par le vaillant M. Brek. Je n'en croyais pas mes yeux mais n'en laissais rien paraître. Les esclaves n'avaient pas encore terminé leurs assommantes louanges à Sa Majesté que j'abordai le chambellan :

– Ah ! Monsieur Brek, te voilà enfin, lui dis-je, en baisant la main du roi.

Il me toisa, méfiant.

– J'ai un service à te demander, monsieur Brek.

– Je t'écoute, répondit-il d'un ton presque larmoyant.

Coutumier de mes reptations sournoises, le roi prit place dans un fauteuil, se doutant d'une boutade imminente.

– J'ai beaucoup réfléchi avant de solliciter ton aide ; je ne vois personne en dehors de toi pour me tirer d'affaire.

–Avec plaisir, cher ami, que puis-je pour toi ?

– Nous nous connaissons depuis des années...

– En effet, dit M. Brek.

– Je ne t'ai jamais rien demandé, n'est-ce pas ?

– Mais parle, voyons ! De quoi s'agit-il?

– Voilà, je ne me vexerai pas si ma requête ne trouve pas grâce à tes yeux. Je viens de perdre un ami très cher... un frère pour ainsi dire.

– Que Dieu ait son âme ! lança le chambellan, la figure encore plus froissée qu'à l'ordinaire.

– Je dois me rendre cet après-midi à son enterrement... je ne sais pas comment dire... je voudrais... enfin si tu n'y vois pas d'inconvé-

nient... j'aimerais t'emprunter ton visage pour aller présenter mes condoléances à sa famille... Car, dans sa miséricorde, Dieu t'a doté d'une tronche idéale pour ce genre d'événements...

Si le roi n'avait pas ri, le chambellan m'aurait trucidé. Mais, fort de la joie protectrice de Sidi, M. Brek n'eut d'autre choix que de me gratifier de ce rictus hideux qui lui servait de sourire.

Malgré la bonne forme physique dans laquelle il s'était réveillé, l'humeur de Sidi demeurait instable, pouvant se dégrader à tout moment; l'index retroussé du caïd Moha l'avait bel et bien prédit. Je pris donc mes précautions en m'installant près du roi dans l'immense auto qu'il décida de conduire lui-même. Nous prîmes le chemin du golf en longeant un paysage aux allures helvétiques. Après la forêt d'érables et d'eucalyptus qui ceinturait le palais, nous parcourûmes le quartier des ambassades, passâmes le pont et nous retrouvâmes à l'entrée de ce lieu magique où j'aimais accompagner mon maître.

– Je rends grâce à Dieu, mon Seigneur.

Le roi me scruta, surpris.

– D'accord, mais qu'est-ce qui te prend ?

– Rien, mon Seigneur. Je remercie Dieu, tout simplement. N'est-ce pas un spectacle étonnant: l'enfant de la médina dans une voiture anglaise des plus luxueuses ayant pour chauffeur... le roi ? Nous baignons dans l'utopie, Sidi !

Le roi sourit.

– Pourquoi moi, mon Seigneur ?

– Parce que tu es né dans un drap blanc et que tes parents t'ont béni. Parce que tu es un homme bien, Mohamed.

Quand on vient de la médina surpeuplée de Marrakech, contempler ces étendues de verdure inhabitées s'étalant à perte de vue revient à fouler le sol de ce paradis dont on nous a tant rabâché les oreilles à l'école coranique. Du gazon à l'infini épousant des collines, enjambant des étangs, se perdant à l'horizon là où la mer se confond avec le ciel bleu. De curieux drapeaux triangulaires flottaient par endroits, emblèmes de la corporation internationale de l'oseille. Des voiturettes comme des jouets d'enfants promenaient des couples tout de blanc vêtus, le teint rougeaud malgré leurs casquettes, faisant des signes de main et des sourires mécaniques dès qu'ils croisaient une voiturette amie, appartenant au même monde.
À peine étions-nous arrivés au salon d'honneur qu'une foule de ministres se rua dans notre direction pour saluer le roi, entamant leurs courbettes à une bonne dizaine de mètres en amont. Sidi les congédia d'un revers de main et rejoignit le green où l'attendait un caddie. La brochette de grosses légumes se dispersa *en toute dignité*, qui au bar, qui dans le pool-house, qui sur la terrasse devant le practice. Si cette engeance avait eu vent de l'index du caïd Moha, elle aurait disparu du paysage, oubliant la griffe royale dont souffraient tant de dossiers, et sans laquelle rien n'est possible. Le retard provoqué par la santé fragile de Sidi immobilisait les affaires du royaume. Les urgences accumulées leur posaient de sérieux soucis. Je le sentis à leur soudaine sympathie à mon égard. Ils me flattaient comme si le dithyrambe n'était pas mon métier. Ils promettaient

la lune au hâbleur que je suis comme si je n'étais pas artiste. Connaissant mes capacités à renverser les situations noueuses, ils se mirent à plusieurs pour me convaincre d'amadouer le boss, et lui faire signer les dossiers brûlants qui ne pouvaient plus attendre. Certains me voyaient en sauveur, d'autres en futur martyr. J'en avais parfaitement conscience. En fait, je devais être les deux à la fois. Le messager, c'est bien connu, exerce un métier à risque !

L'immunité dans la maison royale n'existe pas. Nul n'est à l'abri de sanctions sévères. On m'a beaucoup sollicité en période de crise et je m'en suis souvent tiré à bon compte, cependant, j'ai eu à subir comme tout un chacun ma traversée du désert. Elle dura plusieurs mois et fut la période la plus sombre de ma vie de courtisan ; de ma vie d'homme tout court. Ce que j'ai pu vous raconter sur la disgrâce de mes camarades n'est en rien comparable à la déchéance qui fut la mienne. Et pour cause ! On m'a puni pour la faute d'un tiers, mon fils en l'occurrence. La brutale sanction tomba comme la foudre au lendemain du coup d'État, où l'ombre de la félonie planait sur ma personne. Je me souviens de ce jour maudit où M. Brek me prit par le bras, m'isolant du groupe. Il me conduisit dans son bureau à proximité des appartements de Sidi ; une pièce à son image recouverte du sol au plafond de bois noble, froide autant qu'impersonnelle. L'ambiance qui y régnait tenait de la cour martiale. Un bureau de maniaque nous séparait ; pas un papier, pas un dossier n'encombrait la surface polie du meuble. M. Brek me dit d'une voix douce : « Sais-tu que je

t'aime bien, Mohamed ? Si je devais garder une seule personne parmi les courtisans, je n'hésiterais pas une seconde pour te choisir. Difficile à croire, n'est-ce pas? La faconde n'est pas mon fort, et pourtant, j'ai davantage d'humour que tu ne l'imagines. Tu es une bonne personne, Mohamed, je l'ai su dès ton arrivée dans cette maison. La tourmente actuelle qui te cause du souci finira par se dissiper. Forcément. Nous savons tous que tu n'y es pour rien dans cette affaire. Si tu avais eu vent de quoi que ce soit, la logique aurait voulu que tu tombes malade la veille de la tuerie. Mais non, tu as assisté au carnage comme nous tous. Tu as joué ta peau, comme nous avons joué la nôtre. L'Histoire te rendra justice car j'étais présent au moment où, ensemble, nous tutoyâmes la mort. Comment oublier cette pièce exiguë au sous-sol où, entourant Sidi, nous étions restés cloîtrés des heures, serrés les uns contre les autres, tandis que résonnaient là-haut d'infernales et incessantes détonations ? Je t'ai vu trembler, Mohamed, comme je voyais le roi désemparé, presque absent, tandis que nous murmurions des versets du Coran. Voyant Sidi flancher, incapable de réfléchir, tu fis ton travail pour le ramener à nous :

– « Seigneur !

– « Les seigneurs sont les hommes qui nous mitraillent ! avait-il répondu.

– « Avant de mourir, je voudrais exprimer ma dernière volonté...

– « C'est aux mutins que tu devrais t'adresser, Mohamed ! Ton roi ne peut plus rien pour toi.

– « Ils t'écouteront, mon Seigneur ! On écoute

toujours le roi ! Avant de me tirer dessus, dis-leur d'éviter de viser ma pauvre tête. Elle n'y est pour rien. Qu'ils vident leurs chargeurs sur mon gros ventre, seul responsable de ce qui m'arrive ! Cet estomac jamais rassasié mérite d'être déchiqueté en mille morceaux. C'est lui qui m'a conduit à ce maudit entresol où je suis fait comme un rat !

« J'ignore si le rire du roi était nerveux ou non, mais il s'esclaffa à gorge déployée, semant la panique dans le groupe car on risquait de nous entendre. Peu de temps après, comme revenu à lui, Sidi prit la décision de nous faire quitter notre repaire, contre l'avis d'un officier... Et ce fut la délivrance.

« Oui, tu fis ton travail jusqu'au bout. J'ai la ferme conviction que ton intervention fut salutaire. Sois patient, Mohamed. Laisse passer l'orage. Depuis le temps que tu voulais souffler... C'est le moment. Tu ne viendras plus les prochains jours au palais. Rentre chez toi, profite des deux enfants qu'il te reste. On te rappellera, je te le promets. Sidi est encore traumatisé par le drame qu'il a subi. Il refuse de te voir pour le moment, d'ailleurs, il ne veut plus voir grand monde... »

En dépit de nos frictions régulières, la tristesse dans le regard de M. Brek était sincère. Ses paroles apaisantes sonnaient juste même si je n'y trouvais guère de consolation. Quelque chose d'irréversible s'était brisé entre mon maître et moi, me faisant terriblement souffrir. Le doute... Un vrai poison, le doute.

Te souviens-tu de ce soir-là, Mina? J'étais rentré tôt, contrairement à mon habitude. Un seul

coup d'œil sur ma longue mine défaite t'avait suffi pour comprendre. Tu ne m'as pas posé de questions. Tu as libéré le personnel et servi toi-même le dîner pour éviter les interférences et le bruit. Tu as insisté pour me faire avaler ma soupe. Je n'avais pas faim. Je faisais l'enfant capricieux et tu ne me grondais pas. Ou alors du bout des lèvres. Tu m'avais dit : « Tu me sembles bien fatigué, viens, montons, je vais m'occuper de toi. »

J'aimais entendre le chuchotis de tes promesses quand te prenait l'envie de me dorloter. Dans la chambre, là-haut, tu as porté une bassine d'eau chaude parfumée à la fleur d'oranger, salée à point, et tu m'y as fait plonger les pieds. Les yeux clos, j'ai savouré la douceur de tes doigts caressant ma peau, tirant sur mes orteils, pressant sur des points précis que tu étais seule à connaître et qui me délassaient tant. En m'effleurant la plante des pieds, tu provoquas un séisme. J'étais chatouilleux et tu le savais. Les éclaboussures qui s'ensuivirent étaient bien entendu provoquées. N'est-ce pas, mon amour ? Nous avons joué à nous asperger d'eau. Je me suis défendu, contre-attaquant avec vigueur, mouillant à plaisir ton caftan de soie. L'apparition soudaine de tes seins fiers alluma le feu en moi. Deux poires à moitié mûres prêtes à percer l'étoffe légère qui s'était collée dessus. Trempés jusqu'au cou, nous avons ri comme deux petits diables dotés du pouvoir magique d'insuffler la joie à une montagne de chagrin. Parce que nous étions tristes et profondément malheureux. En faisant l'amour, tu m'as mordu à pleines dents. Je n'ai pas crié car

j'ai aimé tes morsures. J'ai aimé la trace de tes dents sur ma peau ; ta rage, ton désir, ta violence contenue, tes revendications secrètes, possessives. Tu me voulais à toi seule. Sans partage. Sans l'esclavage au pied duquel j'avais enchaîné ma vie. Tu me voulais sans artifices, avec une joie de vivre qui ne serait pas à vendre, une poésie qui ne se prostitue pas. Rire pour rire, chanter pour chanter, aimer sans rendre de comptes. Tu me voulais libre, ô mon amour. Tu me parlais le langage des sourds avec des yeux luisants, des mains fragiles, avec un cœur et des tripes aptes à réveiller les anges endormis qui nous avaient abandonnés depuis si longtemps. Te souviens-tu du drap blanc dans lequel tu avais enveloppé mon corps humide pour le sécher ? Un corps à l'abandon, rassasié de plaisir, sans vie. À ton insu, tu m'avais renvoyé à l'enfance ; au temps où, refusant de me confier à mon père, ma mère m'emmitouflait dans un peignoir et m'introduisait au hammam des femmes. Elle m'installait dans un coin sombre et s'employait à me décrasser. Le bébé de dix ans écarquillait les yeux, fasciné par la kyrielle de silhouettes multi- formes qui s'agitaient alentour ; des seins flasques tombant sur des ventres gras, des poitrines alertes se dressant sur des corps grêles, des pubis broussailleux, imberbes ou taillés en barbichette, des bouches pulpeuses d'où s'envolaient des rires, des cris ou des insultes, d'autres taiseuses verrouillées en cul-de-poule, des seaux d'eau se déversant sur des fesses frémissantes, du savon noir et du ghassoul glissant sur de longues chevelures, grossissant des rus où

voguaient des poils hétéroclites... Je quittais à regret la pénombre suintante et l'orgie de chair peuplant ce lieu de tous les fantasmes. À la première protestation, au moindre regard hostile, ma mère me renveloppait dans une serviette et m'arrachait au charmant spectacle. Elle me portait à la salle de repos où l'eau fraîche valait son pesant d'or. Ô mon amour, tu aurais pu être le lot de n'importe quel courtisan parmi nous. On ne s'est pas choisis, certes, mais on s'est très vite adoptés. Voilà, je l'affirme haut et fort, envers et contre tout, sans contrainte devant Dieu et les hommes : tu es la plus belle chose qui me soit arrivée en ce bas monde.

Ce premier soir de disgrâce fut celui de nos retrouvailles. En voyant s'écrouler l'empire que j'avais bâti sur le vent, tu eus l'élégance de m'épargner un discours que je n'étais pas prêt à entendre. J'avais besoin de tendresse et tu m'y as noyé. Tu as brûlé de l'encens dans une cassolette avant de te glisser dans le lit. Tu as calé un oreiller contre mon flanc rompu, tu t'es allongée, nous enlaçant l'oreiller et moi. Puis, tu m'as caressé les cheveux de la même façon que le faisait ma mère autrefois pour chasser les monstres responsables de mes insomnies. Et j'ai dormi contre ton cœur battant à poings fermés.

Mais revenons au golf où j'accompagnais mon maître ressuscité, dans le vaste salon d'honneur où ministres et hauts gradés stressés me regardaient comme on regarde une bouée de sauvetage au milieu d'une mer agitée. Je pris la décision de me jeter à l'eau pour amener Sidi à quitter sa bulle et accepter de les recevoir. Une

entreprise compliquée car il me fallait au préalable soigner son humeur, laquelle se dégradait à mesure qu'il ratait ses coups. Ne jouissant d'aucun talent particulier, Sidi était de surcroît physiquement diminué. L'aborder en pareille situation comportait des risques sensibles. Cependant, ma longue carrière de courtisan m'apprit à croire en mon instinct, à faire confiance aux anges et aux démons qui me soufflaient mes réparties, à improviser, oser, surprendre. Je suivis donc Sidi de loin, attendant que me vienne du ciel quelque idée salvatrice. Marcher en babouches et en djellaba sur le parcours n'était pas commode, je parvins tout de même à rejoindre le roi sur un carré de gazon différent du reste, mieux taillé, muni d'un trou près duquel le caddie exhibait l'étendard aristocratique. Sidi fit mine de ne pas remarquer ma présence, tout concentré qu'il était à ajuster son coup. Le trou n'était vraiment pas loin. Je retins mon souffle quand il tapa sur la balle qui, visiblement, jouait contre moi. Dévalant un talus, la bête roula à dix mètres du but. Sidi fit une grimace en jetant le club par terre. Je me mis alors à applaudir ostensiblement en agitant la tête. Sidi me fusilla du regard.

– Bravo ! m'écriai-je. Mille fois bravo!

– Tu te moques de moi, n'est-ce pas ?

– Pas du tout, mon Seigneur !

– Tu ne vois donc pas que j'ai lamentablement raté mon coup !

– Non, Sidi, tu n'as rien raté du tout ! Le trou n'était pas à sa place!! Ceux qui l'ont creusé au mauvais endroit devraient subir une flagellation exemplaire !

Ce fut la dernière fois que je vis mon maître rire à genoux.
En revenant au salon, il s'assit à une table et signa la pile de documents que les ministres, en file indienne tels des écoliers, lui tendaient l'un après l'autre. Il ne prit pas la peine de les lire.

IO

Bilal avait pour principe de ne pas annoncer le malheur dans ses prédictions. Quand bien même la combinaison des cartes s'avérait funeste, il continuait à les étaler sans se départir de son flegme. Nulle émotion ne se lisait sur son visage hermétique. Pupilles, rides, cils, lèvres restaient immobiles; rien qui pût aider à décoder le message occulte. Quant à lui tirer les vers du nez, on pouvait rêver... Cependant, Bilal offrait volontiers ses services extra-lucides aux camarades moyennant une pièce de monnaie symbolique. Sidi aussi devait se plier à cette règle, lui qui ne s'encombrait jamais de ferraille. Nous nous disputions pour lui offrir ladite pièce qu'il nous rendait au centuple, et souvent davantage. Le soir où Saher, inquiet pour la santé de sa mère, voulut le consulter, Bilal refusa tout net, invoquant une forte migraine. Un fait rare qui ne fit curieusement sourciller personne. Pourtant, nous aurions pu, nous aurions dû nous douter qu'un tel refus n'augurait rien de bon.

La tumultueuse épopée de *la Marche verte* modifia de façon sensible le caractère de mon maître. Il est des décisions qu'aucun homme, jamais, ne voudrait être acculé à prendre. Envoyer des centaines de milliers d'individus conquérir le désert, avec pour seules armes un Coran bon marché et un drapeau défraîchi, aurait de quoi déstabiliser n'importe qui. Non, on ne sort pas indemne d'une pareille aventure. Encore moins lorsqu'on est aux commandes d'un navire peuplé

de manchots habités d'une paresse ancestrale. Mon métier fit de moi le témoin privilégié d'un événement historique qui allait transformer en profondeur le pays. Les préparatifs d'une opération de cette envergure occupaient jour et nuit l'esprit de mon maître. Il ne vivait, ne pensait, ne respirait que pour cette aventure que j'avais vue naître, mûrir, et répandre son aura telle une traînée de poudre à travers le royaume. Des hommes et des femmes ordinaires s'improvisèrent soudain gardiens et défenseurs d'un monde qu'ils connaissaient à peine, dont certains n'avaient peut-être jamais entendu parler. Et voilà qu'ils se mirent à rêver d'un grain de sable, d'un mamelon de dune surmonté d'une tente nomade, d'un vaillant chameau et d'un rayon de soleil brûlant...

En effervescence, le pays était sens dessus dessous. Les chants patriotiques inondaient les ondes, les rues, les chaumières. Les artistes déchaînés investirent l'espace public, mettant leur talent au service de la nation, canalisant les énergies à l'aide d'œillères tissées de rappels historiques exclusivement orientés vers le désert. L'affaire devint une priorité nationale. La presse parlait d'une seule et même voix, chauffant la masse, attisant son légendaire nationalisme pour la reconquête des provinces du Sud. Une ambiance électrique régnait sur les villes pavoisées où les gigantesques portraits de Sidi, suspendus au sommet des lampadaires, donnaient davantage d'ombre que les platanes des grandes avenues. L'agitation des foules atteignait son comble devant le ballet des autocars et

des camions réquisitionnés pour la circonstance. De longues files de volontaires en liesse s'étendaient aux abords des gares routières et ferroviaires, des aires périphériques où s'agglutinait une myriade de camions vieux comme mon arrière-grand-père. Un magma de culs-terreux excités se déversa sur la ville, inondant les rues, les esplanades, les jardins, partout où ils pouvaient étendre leurs couvertures crasseuses et s'allonger dans la fraîcheur d'un ciel criblé d'étoiles. En constante ébullition, les portes du Sud recouvraient leur dignité d'antan, leur superbe. Celle du temps où l'or, le sucre et les épices qui y transitaient faisaient leur gloire. Hommes et femmes semblaient avoir renoncé au sommeil. Le raffut nocturne prolongeait le brouhaha de la journée. La périlleuse machine élaborée par mon maître s'apprêtait à se mettre en branle. Son ampleur, tournée et retournée dans son esprit, lui donnait malgré tout des sueurs froides. Sidi suivait les préparatifs minute après minute, supervisant avec minutie les opérations. Il ne dormait plus, ne se nourrissait plus, fumait cigare après cigare, s'intoxiquait au café et passait des heures à parler au téléphone dans des langues diverses et variées. Une telle action ne pouvait venir que d'un fou ou d'un génie, c'est selon. Cependant, le vin était tiré et il fallait le boire. L'optimisme des premiers jours laissa place aux conjectures les plus sombres : et si l'armée coloniale humiliée venait à tirer sur la foule... une telle éventualité n'était pas à exclure. Sidi serait donc à l'origine d'un génocide innommable. Des hommes et des femmes venus des quatre coins du royaume, si

vite convaincus que l'intégrité du pays était en péril, mourraient donc pour avoir répondu à l'appel de leur monarque !
Quelques jours avant la marche, alors que nous prenions le thé dans le patio, Sidi me fit la réflexion suivante en des termes qui ne lui ressemblaient pas : « Si cette *marche* foire, nous n'aurons qu'à prendre nos valises et partir! » J'ignore si le roi s'adressait à son serviteur ou bien à lui-même. N'importe ! En se débridant, mon imagination m'entraîna aussitôt sur les routes du Nord où je me voyais portant sur le dos ma valise et celle de mon maître, fuyant les représailles d'un peuple en colère. Je me voyais marchant derrière Sidi, la tête basse, entre deux rangées d'hommes et de femmes qui nous cracheraient dessus, nous insulteraient et nous jetteraient des pierres...
Enfin, une telle réflexion résumait assez bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait le roi, dont le jeûne nous inquiétait de plus en plus. À chaque repas, nous attendions le miracle. Nous voyions le caïd Moha quitter les appartements de Sidi, la mine sombre, ressortant le chariot de nourriture aussi intact qu'il l'avait apporté. Trois jours que le roi ne montrait pas son nez. Cloîtré dans son bureau, il refusait de nous voir, nous excluant de sa tourmente, de ses angoisses, de son mal- être. Si nous étions payés pour le meilleur, nous l'étions aussi et surtout pour le pire...
Un drôle de silence régnait dans l'antichambre. Bilal dialoguait comme à son habitude avec ses cartes. L'herboriste nourrissait d'encens sa cassolette d'argent, marmonnant ses formules

ésotériques. Malheureux de ne pouvoir attaquer personne, le nain Boudda s'en prenait aux impassibles cerbères. Plongé dans ses manuels de médecine, le Dr Mourra, qui voyait chacun de nous comme un amas de tuyauteries, de vaisseaux, de graisse et de chair sanglante, surveillait Saher. Le musicien était étendu dans un coin, malade, se plaignant de douleurs dans le bras gauche. Quant à moi, je tournais et retournais dans mon esprit la façon avec laquelle j'allais aborder mon maître pour le sortir de son isolement. Lalla Oum Sidi, la reine mère, me convoqua. Je me présentai aussitôt dans sa résidence à l'aile sud du palais. Je nourrissais une tendresse particulière pour cette grande dame qui me le rendait bien.

– Ça fait trois jours que ton roi ne mange pas, me dit-elle.

– Je le sais, Lalla.

– À quoi tu sers, Mohamed, si tu es incapable d'arranger ça?

– Il ne veut voir personne, Lalla.

– Tes arguments sont irrecevables, tu le sais bien ! On attend des miracles des hommes de ton habileté, Mohamed. Réveille-toi donc! Remue tes méninges.

– Je fais de mon mieux, Lalla.

– La marche qui se prépare ne saurait être un succès si ton roi ne se nourrit plus. Ce jeûne pourrait tout compromettre !

– Sidi menace de punir quiconque transgresserait ses consignes ! Il refuse de nous recevoir.

Lalla tenta de fixer mes yeux fuyants.

– Regarde-moi, Mohamed, fais en sorte que

ton maître mange. Nul ne touchera à un seul de tes cheveux, ou alors, il faudrait qu'on me fouette auparavant !

Fort de la protection de Lalla, je regagnai la sinistre antichambre où les courtisans macéraient dans leur impuissance. J'évitai de fixer la figure déprimante de M. Brek qui se tenait à l'entrée, raide comme à son habitude, flanqué du non moins déprimant caïd Moha. Ces deux-là restaient constamment debout. Ils s'interdisaient de s'asseoir, comme s'ils craignaient de perdre une fraction de seconde au cas où Sidi les convoquerait. De loin, on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre : tenues identiques, torses bombés, allures fières, visages dépressifs, regards agités comme si l'ennemi allait surgir du couloir pour s'attaquer au monarque. M. Brek et le caïd Moha se comprenaient au quart de tour tels des jumeaux. Si ma mère les avait croisés dans une ruelle de la médina, elle aurait dit : « Telle claque a rencontré la bonne joue ! » Cette expression me faisait beaucoup rire dans sa bouche lorsqu'elle voulait expliquer que la déprime rencontrait la déprime, et que la poisse s'associait volontiers à la poisse. La claque et la joue cohabitaient donc en parfaite harmonie, ayant pour seul but et raison d'être le bonheur du roi.

Cantonné dans le vestibule devant le poste de télévision, j'ingurgitais la propagande de la bonne vieille chaîne nationale qui racontait ce qu'on voulait bien lui faire dire : le peuple debout, le Coran dans une main et le drapeau dans l'autre, attendant le signal du souverain pour...

Je me levai donc et demandai à voir Sidi. Le caïd jaugea ma détermination, cherchant à s'assurer que ma demande était réfléchie, que j'avais conscience des risques que j'encourais. Me voyant déterminé, il m'annonça.
Sidi refusa me recevoir, disant au caïd :

– Donne-lui ce qu'il réclame et qu'il s'en aille !

Je rétorquai au caïd :

– Je voudrais deux minutes du temps de mon maître.

Le roi mit une bonne demi-heure avant de m'autoriser à le rejoindre.

– Tu cherches toujours à te démarquer de tes camarades, n'est-ce pas ? grogna-t-il. Tu ne comprends donc pas que je n'ai pas la tête à rire...

– Mais je ne viens pas te faire rire, mon Seigneur. C'est mon ventre, encore lui, qui va me valoir cent coups de fouet ! Mais c'est plus fort que moi, je n'y peux rien.

– Que veut-il donc, ce gros ventre ? demanda le roi.

– Ça fait trois jours, mon Seigneur, que je quémande un tagine de viande de chameau séchée, confite dans du gras salé à plaisir, cuite avec des tomates pimentées à point, surmontée de quelques œufs à moitié cuits, et aucune âme charitable dans la maison royale ne mesure la frustration qui est la mienne. On me le refuse, mon Seigneur. Ce tagine-là, c'est ici et nulle part ailleurs que j'en ai découvert les saveurs. J'ai des envies de femme enceinte, il y a urgence, Sidi, sauve-moi !

Le roi héla en souriant le caïd Moha :

– Apportez-donc un tagine de *Khlii* au Fqih. Je ne voudrais en aucune façon que l'enfant qu'il porte ait des taches sur le visage !

Dix minutes plus tard, la silhouette longiligne du caïd Moha apparut derrière un chariot repas. Accroché à son combiné, le dos courbé, la main soutenant sa joue accentuant sa grimace, Sidi continuait d'argumenter avec des interlocuteurs visiblement importants. Quand Moha souleva la clochette et qu'un délicieux fumet envahit la pièce, je joignis mes mains comme le font les chrétiens en rendant grâce à Dieu pour le divin repas que je m'apprêtais à engloutir. Trempant une bouchée de pain chaud dans le jaune d'œuf, saisissant un bout de viande séchée, salé à point, je me lâchai :

– À mort le cholestérol ! Invention de quelques estropiés du goût !

Je levai la tête au ciel à la deuxième bouchée et fis une attaque en règle contre le Dr Mourra qui eut le culot de m'interdire le pain à cause de mon diabète, le sel à cause de ma tension et la viande pour je ne sais quelle affaire de goutte. Si j'avais écouté ce mort-vivant, je serais six pieds sous terre depuis belle lurette. J'enfournai alors une bouchée de *cholestérol*, assaisonnée d'une pincée de *diabète*, relevé d'une touche *d'hypertension*, et, en fermant les yeux, je me délectai ostensiblement de ce mets face à mon maître affamé qui me regardait du coin de l'œil.

À la première pause, quand le téléphone cessa de sonner, Sidi s'approcha de moi, de mon plat surtout, il saisit un morceau de viande fondante et le glissa dans sa bouche. Puis il en prit

un autre qu'il engloutit à la vitesse de la lumière. Après quoi, il me retira le pain de la main et, en l'espace de quelques minutes, il dévora le tagine en entier, le nettoyant de fond en comble. Il oublia presque ma présence. Voir mon maître quitter enfin son jeûne nerveux m'apporta beaucoup de joie. En se laissant choir de tout son poids sur un sofa, il lança un soupir où se trouvaient concentrés les remerciements des chrétiens, des musulmans, des juifs... et de tout être affamé auquel on offre un morceau de pain imbibé de gras. Ma mission terminée, je me levai pour prendre congé de Sidi.

– Tu ne vas nulle part, me dit le roi.

– Bien, mon Seigneur.

– Nous voyageons dans une heure. J'acquiesçai. Ce soir-là, un avion nous conduisit à Agadir où, au milieu de la nuit, Sidi donna le feu vert à la grande marche.

II

Oui, je l'admets, je suis superstitieux. Qu'on le veuille ou non, il y a des hasards qui n'en sont pas, des issues heureuses qui viennent du ciel, des liens improbables tissés par des anges complices, tout comme existent des conspirations fomentées par des esprits malins, des revanches redoutables d'une justice immanente... Il y a tant de choses qu'on ne sait pas, tant de secrets qui nous crèvent les yeux mais qu'on ne voit pas. Pour ma part, je dispose d'un sésame salutaire quand les portes devant moi se referment ; une clé miraculeuse venue d'un autre temps, d'une autre poésie, me protège et me met à l'abri du malheur. Face à l'adversité, à l'espoir qui se réduit parfois comme peau de chagrin, à la lumière qui vend son âme aux ténèbres, au monde qui menace de s'écrouler sous mes pieds, il me suffit de réciter la *Mounfarija* pour que les nuages se dissipent et que la clarté reprenne le dessus sur la noirceur de mes tourments.
Quelle est donc cette formule magique qui neutralise le mal avec autant d'efficacité ? La *Mounfarija* est l'œuvre d'un poète joaillier qui vécut au cinquième siècle de l'Hégire, courtisan d'un roi almoravide réputé sanguinaire. Oui, c'est possible, on peut être poète et joaillier à la fois. Rien ne s'y oppose. Au contraire, les deux métiers ont en commun le maniement des trésors, le ciselage des perles et des mots précieux, des montages délicats qui émeuvent avec la même intensité... Quoi qu'il en soit, notre poète de cour,

qui répondait au nom d'Abou Fadl, commit un poème mythique durant une nuit supposée être la dernière de son existence. Je tiens cette histoire de mon père. Il me la confia au soir de sa vie telle une amulette à porter en breloque pour chasser le mauvais œil. Je vous la transmets telle que je l'ai reçue.
À la veille de l'accouchement de sa femme, le roi confia au joaillier une émeraude grosse comme un raisin muscat, d'une pureté et d'une limpidité surprenantes. Les nuances de sa couleur verte, sa clarté et sa brillance variaient en fonction des reflets du ciel. Le poète la regardait avec les yeux du joaillier et le joaillier avec ceux du poète. Ainsi, aux yeux des deux, le monde devenait soudain translucide, irisé, enchanté.
Le roi exigea une monture légère pour mettre en évidence la majesté de la gemme, ses petites fissures qu'on appelle joliment *les jardins de l'émeraude*. Une pure merveille qu'il avait fait venir d'une région reculée de l'Est égyptien. Tout heureux de pouvoir l'offrir à son épouse les devins ayant prédit, songes et boules de cristal à l'appui, qu'elle donnerait naissance à un mâle, le roi s'apprêtait donc à accueillir en grande pompe l'arrivée imminente du prince héritier.
Abou Fadl s'enferma dans son atelier avec la pierre précieuse, alluma ses lampes à huile, disposa soigneusement ses outils de travail sur la table, chaussa ses binocles et s'affaira à la besogne avec entrain et détermination. Le roi attendait la bague sertie de bonne heure le lendemain, sans faute. « Mais les bateaux ne vont jamais là où les vents voudraient les emporter »,

disait mon père. Il arrive parfois que le mauvais sort vous désigne du doigt, que la conjonction des étoiles maléfiques conspire contre vous, que les anges déchus vous prennent pour cible et s'amusent à vous supplicier. Abou Fadl commença à peine à tailler la pierre qu'elle se brisa en deux. D'un coup. Tout net, sans qu'il comprît comment un tel accident eut pu survenir avec une gemme aussi solide. Figé, impuissant, il contempla l'irréversible gâchis. Le roi s'enorgueillissait du cadeau qu'il allait offrir à sa douce pour la naissance du prince. Une émeraude à nulle autre pareille, venue des confins du désert. Et voilà que le joaillier allait soudain gâcher la fête. Que faire ? Avec quels mots annoncer au monarque l'irréparable accident ? En pareil cas, la sanction ne laissait aucun doute : l'échafaud et rien d'autre. Quelle excuse pouvait-il donc invoquer ? L'incompétence ? La légèreté ? Pas d'échappatoire possible. Contrarier le monarque à ce point méritait la punition suprême. Abou Fadl en était conscient. Il passa une partie de la nuit dans son atelier, sa vieille tête entre ses mains, gémissant en se griffant le visage comme une pleureuse grassement rétribuée. Le voyant abattu, désespéré, le poète prit le dessus sur l'inconsolable joaillier qu'il tenta de réconforter. Se donnant une contenance, il choisit la plus fine et la plus débridée de ses plumes, la trempa dans sa meilleure encre et accoucha d'un poème qu'aucun mortel, né dans le sang de sa mère, ne pourrait jamais adresser à Dieu. Ce fut ainsi que vit le jour la *Mounfarija*, un prodige littéraire où grâce, dignité et sanglots retenus étaient ceux

d'un homme à genoux, acculé, implorant son Créateur de ne pas l'abandonner. Ce poème-là, d'une tendresse infinie, baigné de larmes, d'humilité et de ferveur, fut entendu par le Ciel. Quoi qu'on dise, Dieu est sensible au génie.
À la première lueur du jour, Abou Fadl fut tiré de sa torpeur par des coups violents à sa porte. En ouvrant, il aperçut le vizir en personne sur son cheval blanc, entouré de ses gardes.

– Mauvaise nouvelle pour toi, Abou Fadl !

– Vous le savez déjà, Excellence ?

– Quoi donc ?

– Pour l'émeraude, dit-il en tremblant.

– En effet, je viens t'informer que tu dois reprendre à zéro le travail de cette nuit. Dieu a gratifié Sa Majesté de jumeaux, un garçon et une fille. Le roi voudrait que tu produises deux bagues identiques, non pas une. Il te recommande de scinder l'émeraude en deux. En tout état de cause, les bijoux devraient être livrés ce soir, à huit heures tapantes.

– Avec joie, Excellence! Je cours vers mon atelier ! Je vole ! Merci, Excellence. Merci, mon Dieu !

Ainsi le poète sauva-t-il le joaillier devant un vizir souriant au tempérament fantasque de l'artiste.
La Mounfarija devint donc mon poème fétiche, je le récitais régulièrement tant sa complainte en filigrane, d'une grande dignité, me touchait profondément. Raconter l'ensemble des épisodes où ce texte enchanté me tira d'embarras serait long à énumérer et sans intérêt pour vous. Il y eut toutefois une situation où les déboires

d'Abou Fadl ressemblaient étrangement aux miens. En dépit des siècles qui les séparaient, mon roi et le sien avaient en commun une approche identique du pouvoir : ils ne s'embarrassaient pas de scrupules pour trancher une tête quand ils le pensaient nécessaire. La vie d'un homme ou celle d'un insecte n'avaient pour l'un comme pour l'autre aucune différence.

Saher se souviendra longtemps de cette nuit d'hiver, dans un palais de montagne dont nous n'étions pas familiers. Sidi nous avait retenus parmi le reste des courtisans pour accompagner son sommeil. Pendant que le musicien grattait en douceur les cordes de son luth, je commençai ma performance par une histoire drôle qu'un ami m'avait racontée la veille. Vous comprendrez plus tard que lorsque les anges conspirent contre vous, il n'y a pas d'échappatoire possible. Pourquoi cette anecdote plutôt qu'une autre, je ne saurais le dire. Il s'agissait d'un roi andalou qui convoqua un jour son harem au complet, une cinquantaine de concubines de tous âges. La réunion eut lieu dans le jardin des femmes. Le roi se leva solennellement et leur fit la déclaration suivante : « Je vous ai réunies aujourd'hui pour vous annoncer une mauvaise nouvelle. Vous allez sans doute me haïr, mesdames, mais je ne peux dissimuler davantage mes sentiments : voilà, je suis amoureux d'un autre harem ! »

J'ignore si mon maître riait de l'histoire ou de l'attitude de Saher qui se roula par terre comme un chiot. Se rappelant qu'il était en présence du roi, il se releva vite, reprit son luth et se remit au travail. J'enchaînai aussitôt sur des poèmes que

je commentai avec finesse et subtilité, évoquant la vie des artistes qui les avaient composés, leur temps, leurs amours, leurs souffrances, me perdant allégrement dans des digressions que Sidi, épuisé par une journée de travail, eut peine à suivre. Il s'y accrochait pourtant, mais finit par être vaincu par le sommeil. Aux premiers ronflements, je fis signe à Saher de baisser d'un cran son jeu. Puis nous quittâmes les appartements du roi situés au dernier étage d'une bâtisse plantée au pied d'une montagne enneigée. Nous prîmes l'ascenseur pour rejoindre nos camarades installés dans un salon au rez-de-chaussée, autour d'une large cheminée où l'on pouvait aisément cuire plusieurs poulets et un mouton de taille moyenne ; un méchoui dans les règles de l'art. Saher avait dû appuyer sur un mauvais bouton car la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un étage inconnu. Nous sortîmes par mégarde, ignorant que l'espace en question était celui des concubines de Sa Majesté. Les voix aiguës et les rires qui nous parvinrent des pièces avoisinantes nous glacèrent le sang. Voulant rebrousser chemin, nous découvrîmes avec stupeur qu'il n'existait aucun bouton sur lequel appuyer, rien qui pût nous sauver du pétrin dans lequel nous nous étions englués. Nous nous contentâmes de nous regarder, perdus, désemparés. Qu'aurions-nous eu comme argument pour nous défendre si par malheur le roi apprenait notre intrusion chez ses femmes ? « Nous t'avons fait dormir comme un enfant, Sire, et nous avons rejoint ton harem ! » Telle aurait été perçue notre irresponsable bévue. Saher s'accroupit, serrant

son luth entre ses genoux. Je fis de même, l'esprit en désordre, ne sachant que faire. Les vers de la *Mounfarija* jaillirent soudain de ma bouche comme une prière.

Le harem fait partie des sujets tabous dans la maison royale. Nous avions encore en mémoire cette terrible histoire survenue pendant le coup d'État où un groupe de militaires avait réussi à pénétrer la maison des femmes. Celles-ci étaient nombreuses à attendre comme nous tous qu'une rafale de plomb vînt les achever. Un mutin, une de ces crapules aux yeux gorgés de sang, s'approcha d'une concubine pétrifiée. Du canon de sa mitraillette, il releva les pans de son caftan, pointa le bout de l'arme sur son sexe et simula une pénétration : « C'est donc là que ton maître fourre sa pine, hein grosse truie ? » Indigné, un autre militaire s'interposa, le bousculant violemment : « On ne s'attaque pas aux femmes, espèce de minable ! Tu n'as donc aucun sens de l'honneur ! Dehors, ou tu auras affaire à moi ! » Jamais cette blessure ne put cicatriser dans la mémoire de Sidi. Il en parlait constamment avec un amer besoin de vengeance, une frustration d'homme puissant malmené par un insecte. Il aurait donné son royaume pour retrouver le salaud qui l'avait humilié de la sorte, le punir à sa façon, il savait si bien faire. Les nombreuses investigations conduisaient toutes au mouroir du Sud où croupissait mon propre fils. L'homme qui sauva les femmes fut identifié et amené devant le souverain. Je me trouvais dans la pièce cette nuit-là quand un colosse aux yeux bandés apparut entouré de quatre gardes. L'homme re-

connut sans doute la voix du monarque qui lui fit une proposition simple, claire, honnête : « Tu me donnes le nom du salaud qui a maltraité ma femme, et tu es un homme libre ce soir même. » Le militaire plaida l'oubli. Il ne dénonça pas son frère d'armes. Il en mourut. J'avais peine à comprendre cet esprit de corps pour lequel on donnait volontiers sa vie pour ne pas ôter celle de son camarade. Une telle solidarité n'existe pas dans le monde où je vis, on est prêt à sacrifier une tribu entière pour sauver sa pomme !
Cette vieille blessure de Sidi justifiait à elle seule la potence que Saher et moi méritions en violant l'étage des femmes. Tandis que je marmonnais *la Mounfarija*, j'oubliai que ma voix, amplifiée par la peur, devenait de plus en plus sonore. Une dame d'un certain âge que je croisais parfois dans les appartements de Sidi ouvrit une porte. En nous voyant assis à croupetons près de l'ascenseur, elle écarquilla les yeux :

– Mais que fais-tu donc ici, Mohamed ?

– Sauve-moi, mon enfant, nous avons appuyé sur un mauvais bouton. Nous ne savons plus comment repartir !

Elle posa son index sur sa bouche et nous fit signe de la suivre. Nous longeâmes un couloir donnant sur un escalier de service en colimaçon que nous dévalâmes tels des voleurs. En bas, elle glissa un mot au garde qui surveillait l'entrée et nous disparûmes comme s'il n'y avait jamais eu d'incident.
Tel était l'extraordinaire pouvoir de la *Mounfarija.*
Mais tout a ses limites.

Ni Bilal et ses cartes magiques, ni le talent légendaire du Dr Mourra, ni même l'herboriste qui exhibait l'œil du malheur éclatant dans l'alun qui brûlait, ne purent prévoir le drame qui allait nous frapper de plein fouet, sans prévenir ; sans nous préparer à cette insupportable absence, à ce vide qui, je le confesse, fut plus cruel que celui laissé par la disparition de mon propre fils. Préoccupé par la santé précaire du roi, par ses jeûnes à répétition qui sapaient le moral des troupes, le Dr Mourra ne prit guère au sérieux l'état fébrile du musicien Saher, ni ses douleurs et ses engourdissements récurrents du bras gauche dont il se plaignait à demi-mot, s'excusant presque, ne voulant déranger personne. Ses étourdissements non plus n'inquiétèrent pas le toubib qui les mit sur le compte de la fatigue. Un soir, dans le chahut du vestibule où nous avions l'habitude d'attendre l'appel du roi, Saher fit sa prière et vint s'asseoir près de moi. Étant voisines, nos épouses s'entendaient à merveille ; elles passaient le plus clair de leur temps ensemble. Saher me confia que leur amitié le comblait de joie et le rassurait. J'acquiesçai en souriant. Puis, curieusement, il évoqua une vieille tradition musulmane qui veut que, lorsqu'un homme décède, il soit recommandé à son frère d'épouser sa veuve afin d'assurer au mieux la protection des orphelins. En vérité, cette coutume contre nature me répugnait. Je trouvais détestable qu'un individu fornique en toute légitimité avec sa belle-sœur. À mes yeux, il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une relation incestueuse. Saher ne partageait pas mon avis. Il prit une position claire en fa-

veur d'une telle éventualité, arguant qu'un oncle aurait forcément davantage de tendresse pour ses neveux qu'un mari quelconque.
Le Prophète, poursuivit-il, avait recommandé dans un hadith les bienfaits d'une telle pratique.
Après un silence, Saher me surprit en ajoutant : « N'oublie pas, Mohamed, nous sommes frères, toi et moi ! » Au ton de sa voix, un frisson me secoua les épaules ; on eût juré que l'ombre de la faucheuse rôdait autour de nous. Pour couper court à cette discussion stérile, je précisai que je n'avais aucune intention de mourir, et encore moins de céder ma femme à un tiers. Saher sourit à peine. Il saisit son luth, tenta en vain de l'accorder et finit par le déposer sur le tapis entre deux poufs afin de le protéger. Puis il ôta ses chaussures, s'allongea sur une banquette et, sans bruit, de la même façon qu'il avait vécu, il rendit l'âme dans la plus grande discrétion, sans que nul s'en aperçût. Il quitta l'antichambre sur la pointe des pieds comme il y était entré trente ans plus tôt, tirant sa révérence en artiste accompli. Saher nous amputa de son art, de son chant, de sa musique, de sa poésie, de sa douceur et de ses sourires qui nous fendaient l'âme, nous laissant orphelins de sa vérité, de sa solidarité qu'il s'était employé des années durant à nous inculquer. J'en voudrai jusqu'au jour du jugement dernier au toubib de l'avoir laissé partir sans livrer bataille, au voyant de ne pas nous avoir annoncé la tragédie un an plus tôt. Je m'en veux de n'avoir pas été alerté par son apathie, par ses paresses musicales devenues si fréquentes. J'en veux au chambellan qui prit la décision de

cacher à Sa Majesté sa mort. Puis aux courtisans d'avoir participé au silence qu'on exigea de nous pour ne pas effrayer le roi agonisant. Saher méritait des funérailles nationales et bien plus encore. Le peuple entier aurait dû pleurer le départ d'un être aussi pur, aussi talentueux, aussi généreux. Voilà, c'est dit. Je trouvais injuste que la dépouille du musicien fût transportée dans son village natal sans prières, sans cérémonie, sans honneur.

Et pourtant, je n'étais pas homme à abdiquer sans me battre. Bien au chaud dans sa djellaba en cachemire tabac, en position fœtale, Saher avait l'air endormi. Comment la mort pouvait-elle simuler le sommeil avec autant de talent ? Mort traîtresse ! Elle a plus d'un tour dans sa carnassière, la voleuse ! Cependant, je disposais d'armes secrètes pour ressusciter mon ami. Me penchant sur son oreille, je récitai la *Mounfarija*, convaincu que le dormeur finirait par rouvrir les yeux, qu'il se lèverait et reprendrait son luth pour nous enchanter encore une fois de son immense talent. Je déclamai vers après vers, détachant les syllabes comme le fait l'imam de la mosquée intérieure en présence du roi. Je m'appliquai à prononcer du mieux que je pouvais pour bien me faire comprendre de Dieu. J'étais persuadé que Saher allait échapper aux griffes de la faucheuse, qu'il reprendrait son envol tout là-haut en compagnie des anges et des oiseaux, et qu'il nous emmènerait avec lui. Qu'il nous ferait l'aumône de nous laisser entrevoir un monde auquel n'avaient accès que les fous et les artistes. Nous étions prêts à le suivre, à le fêter,

à l'aduler. En posant ma main sur sa joue, puis sur son front légèrement froid, je me mis à réciter de plus belle le miraculeux poème. *La Mounfarija* allait forcément lui arracher un sourire, refaire briller ses yeux que ses lunettes épaisses agrandissaient monstrueusement. Des yeux ouverts, ébahis, vivants, des yeux qui regardent, qui aiment, qui se plaignent et se perdent parfois dans le vide, des yeux qui se tournent vers l'obscurité intérieure et qui reviennent vite à la lumière du jour, horrifiés par l'infernale tuyauterie qui fonctionne on ne sait trop comment. Mais rien. Saher ne bougeait pas. Le Dr Mourra avait beau le malmener, appuyant violemment sur sa poitrine, lui soufflant dans la bouche, il ne répondait pas. C'était fini. Voilà, c'est aussi bête que ça, la mort. Et nul n'y peut rien. *La Mounfarija* s'avéra inutile ce jour-là, montrant ses lamentables limites.
Un fait étrange : jamais, de mémoire de courtisan, on ne vit le nain Boudda sangloter comme il le fit à la mort du musicien Saher.

12

Quand il s'agit de sa progéniture, une mère, même vieille et ratatinée, même courbée et aux trois quarts aveugle, développe un sixième sens à faire pâlir de jalousie le devin Bilal. Vingt ans plus tard, nul esprit sain n'aurait misé un sou sur le retour des emmurés du Sud. Mina était seule à croire qu'elle reverrait son fils disparu, qu'elle le reprendrait dans ses bras, lui parlerait comme autrefois et le couvrirait de tout l'amour dont il avait été si longtemps privé. À table, lorsqu'elle évoquait sa venue prochaine, les enfants et moi-même lancions des œillades compatissantes, feignant d'approuver ses désirs chimériques. Le jeune Toufiq lui posait de nombreuses questions à propos de son aîné qu'il avait à peine connu. Se redressant aussitôt, Mina essuyait de son visage ses rides de tristesse et, fière telle une jeune maman, elle vantait avec emphase la beauté, l'intelligence et l'inénarrable humour de son premier-né. Intarissable sur son enfance, son adolescence et ses premières années au sein de l'armée, elle débitait des anecdotes mille fois ressassées, se perdant à plaisir dans les détails qui s'amplifiaient, se multipliant à l'infini. Une histoire en alimentait une autre, vraie ou inventée, se coulant à travers un labyrinthe de fantaisies, parsemé de repères aléatoires et douteux. Qu'importe ! Une vérité tangible et incontestable luisait dans ses yeux soudain allumés.

Que dire ? Tout futés et clairvoyants que nous fûmes, nous eûmes tort à l'unanimité ! Nous qui

tenions Mina pour une vieille extravagante se berçant d'illusions, nous fîmes profil bas quand l'invraisemblable se produisit.
Malade et diminuée, elle entendit un jour frapper à la porte comme sur un tam-tam. Des coups familiers qu'elle reconnut immédiatement. D'un bond, elle sauta du lit, le cœur battant, et accourut dehors à la recherche de l'imposante silhouette de son fils. Entre deux hommes en uniforme le soutenant de part et d'autre, elle aperçut un vieillard d'une maigreur cadavérique, petit, le dos voûté, les joues creuses, les pommettes osseuses au-dessus desquelles s'enfonçaient dans leurs orbites des yeux hagards. Incapable de tenir debout, une loque humaine, comme savent en vomir si bien la haine et la barbarie, lui adressait un sourire aussi ébréché que les créneaux des remparts. Elle examina avec méfiance l'homme qu'on lui ramenait, soupçonnant une tromperie sur la marchandise. Pourtant, le grain de beauté sur la fossette gauche était bien celui de son fils. Elle hésita à faire crédit à ses propres yeux défaillants. Abel était grand, costaud, une force de la nature impossible à rétrécir de la sorte ; on aurait dit un vêtement lavé à l'eau bouillante. Comment était-on parvenu à flétrir un râble aussi puissant, à le décharner, à le réduire à des os et des nerfs tel un arbre à l'abandon brûlé par le soleil du sud ? Impensable ! Ses doutes se dissipèrent toutefois quand elle entendit la voix singulière de son fils : « C'est moi, ma petite maman, c'est bien moi ! »
Elle plissa les yeux, s'approcha d'Abel et le renifla comme un animal. Elle ne flancha pas pour

autant ainsi que l'eût fait n'importe quelle mère en revoyant son fils-ou ce qu'il en restait, après vingt ans d'absence. Elle s'interdit de lâcher pied, de s'abandonner à ses démons qui l'incitaient à se rouler dans la poussière, à se cogner la tête contre le sol en crachant l'amertume accumulée dans son cœur depuis des siècles. Dans un élan de résistance, elle parvint à se ressaisir. Non, ce n'était pas le moment. Vingt ans sans céder aux doux chants des ténèbres, à l'obscure délivrance du néant; vingt longues années où elle n'aurait eu qu'à acquiescer pour sombrer à tout jamais, se déchargeant de son ballot devenu si lourd à porter. Non, elle refusa à ses genoux de plier, à son corps frêle de s'effondrer tel un mur décrépit ; un vieux mur en pisé, fait de boue et de crachats, qui eut le mérite de tenir jusqu'à ce jour où, accablé de ses prières, Dieu avait fini par exaucer son vœu : revoir son fils avant de mourir.
Abel tenta de se courber pour lui baiser la main, soutenu à la taille par les gendarmes émus. Mina l'en empêcha en se jetant contre sa poitrine ; elle le souleva presque tant son poids était celui d'un enfant malingre, mal en point. « Viens, mon petit, rentrons! Tu dois avoir une grosse faim. Viens, je prendrai soin de toi. Je ne les laisserai plus te faire de mal. Allez, mon amour, fais un effort, rentrons. Doucement, messieurs, doucement ! Vous ne voyez donc pas qu'il souffre... »
Les deux hommes peinèrent à porter Abel au salon avec Mina à leurs pattes qui refusait de lui lâcher la main, comme si elle avait peur de le perdre à nouveau. Le petit groupe passa le vestibule, monta quelques marches, traversa le patio

et entra au salon. En déposant Abel sur un matelas, les gendarmes furent surpris par sa curieuse réaction. Il s'agita, s'accrocha à leur bras, secoué par un haut-le-corps comme si le sofa allait l'engloutir. Vingt ans de béton avaient visiblement laissé des traces. Mina le rassura, épongea la sueur de son front à l'aide d'un mouchoir et remercia les gendarmes. Avant de prendre congé, ceux-ci se mirent au garde-à-vous, claquèrent à l'unisson leurs bottes en saluant dignement le moribond comme s'il se fut agi d'un général.

Mina avait tant rêvé de ces retrouvailles qu'une fois devant l'absent, elle perdit tous ses moyens. Les youyous imaginés dans ses moments de solitude, ces cris du cœur destinés à annoncer au monde entier son bonheur, laissèrent place au silence et au recueillement. Elle se contentait de lui tenir la main sans verser de larmes, sans gémir. Par moments, Abel lui caressait les joues, oubliait de ciller en fixant le plafond. Leur communication se réduisait à des sourires vagues, des regards furtifs, du souffle saccadé et des gestes simples. Le sentant fatigué, Mina lui suggéra de s'allonger et de poser sa tête sur ses genoux. Il s'exécuta en se méfiant du matelas moelleux. Elle s'employa alors à trifouiller ses cheveux comme au temps jadis, le temps où elle avait de bons yeux pour traquer les lentes et les poux que le turbulent gamin ramenait régulièrement à la maison. Elle s'armait de patience et passait des heures à labourer la tignasse drue du sauvageon. Abel se laissait faire, cédait volontiers aux gratouillis de sa mère, à la dextérité de ses doigts qui le plongeaient dans un doux et profond sommeil.

Ainsi était revenu sous mon toit l'aîné de mes enfants. Celui que j'avais *publiquement renié.*
Nous passâmes plusieurs jours dans la même demeure sans nous croiser. Abel s'enfermait dans une chambre au sous-sol, restait accroupi pendant des heures dans le noir. Il n'aimait pas la lumière. Ni le bruit. Quand Aïcha lui portait ses repas, il enfonçait sa tête entre ses genoux et se protégeait le visage comme si quelqu'un s'apprêtait à le battre. La vieille domestique feignait de ne rien remarquer, déposait le plateau et ressortait aussi vite qu'elle était entrée. « Il lui faut du temps pour quitter sa geôle », disait-elle à Mina, inquiète, debout derrière la porte. Les deux femmes se consolaient mutuellement, convaincues que le temps finirait par arranger les choses. Mina avait trouvé comme une seconde jeunesse, reprenant les rênes de sa maison. Étant donné qu'Abel n'avait plus de dents pour déguster ses mets préférés, elle lui concoctait des soupes variées, aux poireaux, aux topinambours, au potiron et autres légumes de saison, puis des purées de fèves, de petits pois et d'aubergines à l'huile d'olive ou d'argan. Elle innovait en permanence. Parfois, elle lui portait elle-même ses repas. Elle entrait discrètement, déposait le plateau par terre et s'asseyait à ses côtés sans lui parler ; ou alors en chuchotant. Au fil des jours, elle s'habitua à ces après-midi paisibles près de son fils. Vivre dans une totale obscurité comportait certains avantages que les voyants sont incapables d'apprécier. Elle développa tel un aveugle l'extraordinaire richesse des autres sens. Elle apprit à entendre respirer

son fils, à analyser ses gestes les moins audibles, à observer les mouvements de son âme, à lire dans ses pensées, à mieux sentir ses humeurs. Contrairement aux apparences, Abel n'était pas un garçon triste. Il naviguait dans un espace de sérénité inaccessible au commun des mortels. Mina comprit assez vite que vivre dans les idées, plutôt que dans le spectacle, offrait une liberté telle que réintégrer la vie ordinaire devient morne et déprimant. Un jour, elle osa interrompre le silence :

– Est-ce ainsi que tu vivais, là-bas ?

Abel mit du temps à répondre.

– En quelque sorte... mais « survivais » serait plus approprié.

– Vingt ans d'obscurité totale !

– Non, durant la journée, on discernait vaguement les murs...

– Et le silence ?

– Il n'existe pas. Si tu restes encore quelques semaines avec moi dans cette pièce, tu découvriras un univers sonore insoupçonnable !

– Tu entendais quoi là-bas, mon garçon ?

– Tout un monde, maman. Le tic-tac lointain d'un moulin à vent, les échos d'un appel à la prière comme venant d'outre-tombe, le vol d'un oiseau qui annonce le mauvais temps ou une tempête de sable, un pépiement lugubre prédisant le trépas d'un camarade... Tout un monde, maman, où l'esprit en éveil ne manque rien, où l'on distingue les pas d'un cafard de ceux d'un scorpion.

Mina regarda avec effroi sous ses pieds. Elle ne vit pas le sourire d'Abel qui devina son geste.

– Tu parlais beaucoup avec tes camarades ?
– Au début, oui, car nous étions une bonne trentaine, constamment en effervescence. Les dernières années, ça s'est calmé par la force des choses. Nous n'étions plus que quatre.
– Où est parti le reste de tes amis ?
– Ils sont morts lentement, l'un après l'autre, comme le souhaitait le roi.
Mina se moucha. Sa gorge serrée l'empêchait de parler.
– Bois un verre d'eau, maman.
– Tu le hais, n'est-ce pas?
– Le roi ? Pas du tout, maman.
– Comment est-ce possible ?
– Une question de survie, voilà tout !
Elle réfléchit un instant :
– T'en fais pas, mon petit, j'ai ce qu'il faut de rancœur pour toute une tribu !
– Je n'éprouve pas de haine envers papa non plus ! À ce propos, j'aimerais beaucoup le revoir.
– Tu en es sûr ?
– Oui, je le suis.
– Tu sais que...
– Oui, je le sais, maman.
– Et tu n'es pas fâché contre lui.
– Je ne suis fâché contre personne.
– Il faudrait que tu saches qu'il t'a...
– Il n'avait pas le choix, maman. Et puis, la haine, j'ai vu ses ravages dans le mouroir.
Mina se moucha de nouveau.
– Comment ne pas avoir de haine envers ceux qui ont fait couler tant de larmes dans notre maison ?

Abel se racla la gorge :
– Avant d'atteindre autrui, la haine s'emploie d'abord à répandre son venin dans le cœur qui la nourrit. Elle le mine, le ronge, le tue à petit feu.
– Mais comment l'extirper d'un cœur quand ses racines y sont profondément implantées ?
– Le pardon est un remède miracle, maman. Sur les trente détenus du bâtiment B, nous sommes quatre à avoir survécu... parce que nous avons su recracher le poison de la haine.
– Est-ce si facile de pardonner à son bourreau ?
– Le bourreau n'existe plus, maman. Il se mue en simple exécutant d'une épreuve infligée par Dieu.
– Comment alors ne pas avoir de haine envers Dieu ?
– Dieu est Amour. Je l'ai rencontré dans ma geôle.

Un soir, Mina frappa à la porte de ma chambre à coucher. Je venais de rentrer d'une journée épuisante où l'humeur de Sidi avait été des plus exécrables.
– Entrez ! dis-je.
– Ton fils voudrait te voir.
– Qu'il entre !

Mina ouvrit la porte. Elle était heureuse de voir Abel marcher sans béquilles. Elle ferma derrière lui et resta dans le couloir, l'oreille tendue, craignant qu'éclate une dispute. Pendant un long moment, elle n'entendit rien. Pas un mot, pas un souffle. Elle s'approcha, anxieuse, et colla son oreille à la porte.

Après un long silence où elle cessa presque de

respirer, lui parvint l'écho lointain de deux hommes qui pleurent.

13

Sidi marchait avec peine. À chaque petit pas, il s'arrêtait pour souffler en s'appuyant sur sa canne : un précieux bâton à bec d'ivoire représentant un lion rugissant que je lorgnais depuis des lustres. Autrefois, Sidi l'utilisait comme objet d'apparat, faisant des moulinets avec en parcourant les allées du palais. Plus maintenant. La canne était redevenue une canne supportant un corps faible, un corps malade incapable de se mouvoir. Les méchantes insomnies de Sidi se lisaient sur ses traits tirés. Des yeux qui disparaissaient entre ses paupières tombantes et les poches disgracieuses au-dessus de ses pommettes. Même lorsque je l'avais quitté à une heure tardive de la nuit, le chambellan me sonnait de bonne heure. Je me présentais sur-le-champ avec une réelle joie. Il m'arrivait aussi de dormir sur place car c'était plus pratique. J'aimais me promener en compagnie du roi au moment où les monstres qui sévissaient dans son ventre brandirent leurs fourches. Un répit éphémère qui maintenait Sidi debout. Nous marchions côte à côte comme de vieux amis. Nous ne parlions pas, ou alors très peu. Depuis le temps que j'accompagnais mon maître, je savais à la seconde et sans la moindre hésitation l'instant où je devais intervenir.

Ce matin-là, nous prîmes place sur un banc à l'ombre d'un jacaranda fleuri.

– J'aime ces fleurs mauves, me dit-il. J'ignore pourquoi les peintres attribuent à la mort cette gamme chromatique, mauve, violette...

– Ces couleurs n'ont rien de lugubre, Sidi. Mais tu connais les artistes... Il n'y a pas plus grands mystificateurs que cette engeance...
– En effet, je les connais bien. Ce sont des êtres à part, sensibles, d'apparence joyeuse mais souffrant d'un mal-être ancestral, ils sont d'une susceptibilité maladive, dominés par un ego démesuré, ils sont forts et fragiles à la fois. Mais vois-tu, je ne me suis jamais aussi bien senti qu'en leur compagnie.
– C'est la raison pour laquelle tu m'as gardé, Majesté.
Le roi sourit. Je poursuivis :
– À travers les récits anciens, la mort a souvent été liée à une lumière intense, violente, où il est impossible de discerner quoi que ce soit.
On ne voit les couleurs qu'une fois la porte du paradis grande ouverte...
Sidi leva les yeux, les promena sur les branches couvertes de fleurs sous un ciel sans nuages.
– C'est la dernière fois que je vois cet arbre fleuri, n'est-ce pas, Mohamed ?
En temps normal, je me serais inscrit en faux, j'aurais exprimé un déni total que j'aurais défendu de toutes mes forces, j'aurais multiplié par un million le temps qu'il restait à vivre à mon maître. Cela relève de mes compétences : on me paye pour offrir la joie et déclamer le verbe qu'on a envie d'entendre, on me paye pour empanacher mes illusions de rubans rouges, pour offrir sans ciller l'éternité à mon roi qui feindra de me croire...
En temps normal, Sidi aurait attendu de moi des mensonges, des flatteries excessives, des mots

coulant comme le miel d'une ruche saturée... mais pas ce jour. Ni lui ni moi ne voulions tricher. Sidi attendait que je le regarde comme on regarde un ami agonisant qui n'a pas besoin de mensonge. Mon cœur battait à tout rompre car je me permis un geste inconcevable, pour lequel on m'aurait donné cent coups de fouet. Un geste que nul ne se serait jamais autorisé : je pris la main de mon maître dans les miennes et la serrai très fort. Une menotte fripée, osseuse, qu'il ne retira pas. Il se laissa faire. Nous restâmes un moment silencieux. Puis, il me tendit sa canne :

– Tiens, prends-la.

– C'est ta canne préférée, Sidi. J'aime tant te voir jouer avec.

– Je voudrais que tu la gardes.

Je la pris, caressai la crinière du lion rugissant sur le pommeau.

– Elle est superbe, Sidi.

– Elle appartenait à mon père, dit le roi.

– Elle devrait revenir au prince héritier, pas à un quelconque serviteur.

– Tu n'es pas un serviteur quelconque, Mohamed, tu es mon ami. Je te connais au moins autant que tu me connais. Je sais qu'elle te plaît ! Prends-en soin.

Il leva les yeux vers les fleurs du jacaranda.

– Je ne les verrai plus, n'est-ce pas ?

Posant mon regard sur ses paupières qui tombaient comme un rideau sur ses yeux aqueux, je répondis :

– Non, tu ne les verras plus, mon Seigneur.



Pour la version commercialisée au Maroc
91, Boulevard d'Anfa - 20060 Casablanca, Maroc

Mars 2017

Impression Imprimerie Direct Print
Casablanca, Maroc

Conception graphique Oumaima Elmouatez
Couverture Agence triptyque
ISBN 978-9954-1-6813-4
www.lefennec.com

Le fou du roi

Mahi BINEBINE



«Je suis né dans une famille shakespearienne, entre un père courtisan du roi et un frère banni dans une geôle du sud.
Un conteur d'histoires sait que le pouvoir est d'un côté de la porte, et la liberté de l'autre. Car pour rester au service de Sa Majesté, mon père a renoncé à sa femme et ses enfants. Il a abandonné mon frère à ses fantômes. Quelles sont les raisons du « fou » et celles du père ?
Destin terriblement solitaire, esclavage consenti… Tout est dérisoire en ce bas monde ? Mon père avait un étrange goût de la vie. Cela fait des années que je cherche à le raconter. Cette histoire, je vous la soumets, elle a la fantaisie du conte lointain et la gravité d'un drame humain. »

D'abord professeur de mathématiques, peintre, sculpteur, romancier, Mahi Binebine a publié une dizaine de romans.
Les étoiles de Sidi Moumen (Le Fennec 2011, Fennec poche 2017) a été traduit dans 8 pays et a été adapté au cinéma par Nabil Ayouch, sous le titre *Les chevaux de Dieu* (primé à Cannes).

95 DH



www.lefennec.com



Mahi BINEBINE

Le fou du roi